

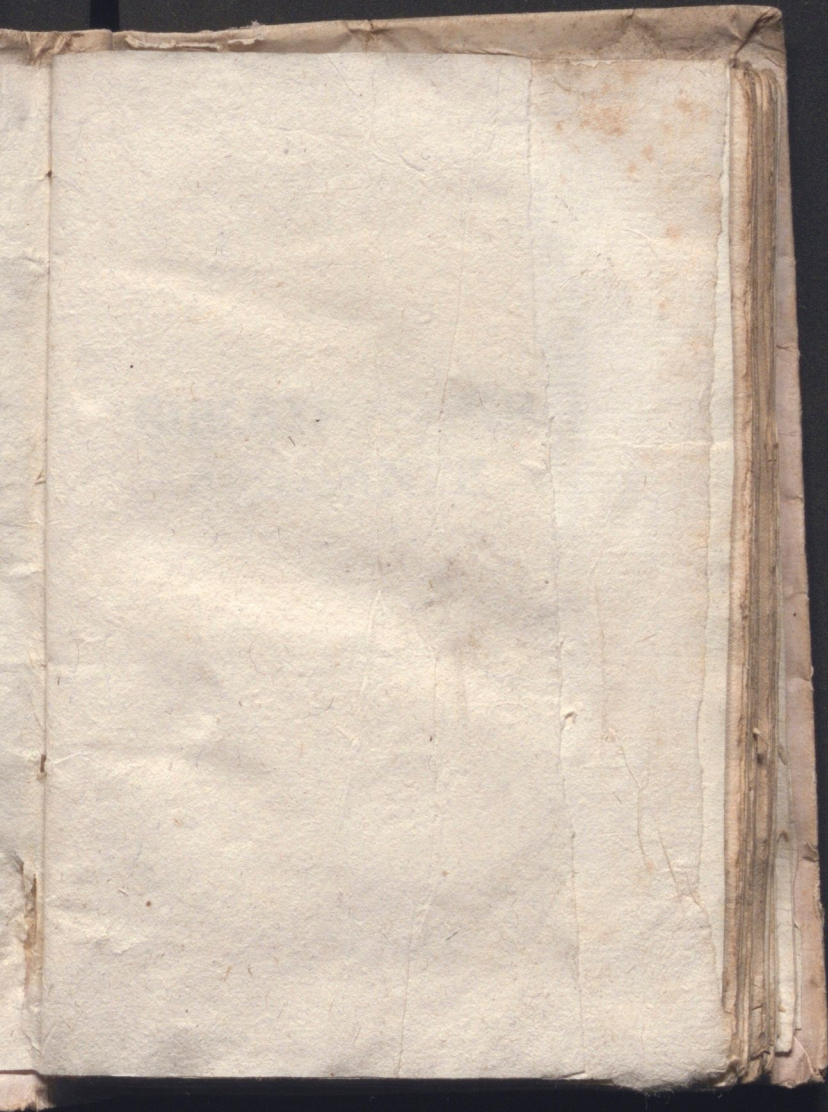


D1
2385 $\frac{i}{60}$

AB
30860



100 32



00 83

BIBLIOTHÈQUE
AMUSANTE



LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF
SACSEN-ANHALT







SALISBURY

NOUVELLE HISTORIQUE

PAR M. D'ARNAUD.



A PARIS

1787

UNIVERSITÄT UND LANDESBIBLIOTHEK HALLE (SAALE)

UNIVERSITÄT UND LANDESBIBLIOTHEK HALLE (SAALE)

UNIVERSITÄT UND LANDESBIBLIOTHEK HALLE (SAALE)



UNIVERSITÄT UND LANDESBIBLIOTHEK HALLE (SAALE)



L 2 d



P R É F A C E.

LA Collection, dont je donne ici le premier morceau, est différente de celle qui compose le *EBREUVES DU SENTIMENT*. Attaché dans ce nouveau Recueil à ne présenter que des anecdotes empruntées de l'histoire, & appuyées sur des noms connus, je prendrai soin de ne pas blesser la vérité dans ce qui concerne les faits principaux, les caractères, la chronologie, &c., persuadé que la fiction ne se pardonne qu'autant qu'elle n'est point apperçue. Dès que le mensonge se trahit, il perd de sa séduction;

l'intérêt qu'il avoit excité, s'évanouit ; & la raison rendue à toute la sévérité de son jugement, critique & prononce, en quelque sorte, contre le plaisir du sentiment : l'illusion détruite, l'Auteur manque entièrement son objet. En voici un exemple tiré de la NOUVELLE même par laquelle je débute : mon original Anglois, où je n'ai fait que puiser le fonds de l'anecdote, nous montre la Comtesse de Salisbury, mariée avec Edouard, tandis que tout nous apprend, nous redit que cette union n'a jamais existé, & que l'épouse de ce Souverain a été la Princesse Philippe, fille du Comte de Haynaut. De telles licen-

ces, il faut l'avouer, ne sont point supportables. Embellissons la vérité, mais qu'elle ne disparoisse point sous les ornemens. Quel reproche n'a-t-on pas fait avec justice aux romans pleins de traits de génie que nous a laissés Mlle. de Scudéri? Elle dénatureroit totalement les caractères de ses héros.

„ Et sous des noms Romains faisant
 „ notre portrait,
 „ Peignoit Caton galant, & Brutus
 „ dameret ”.

Boileau.

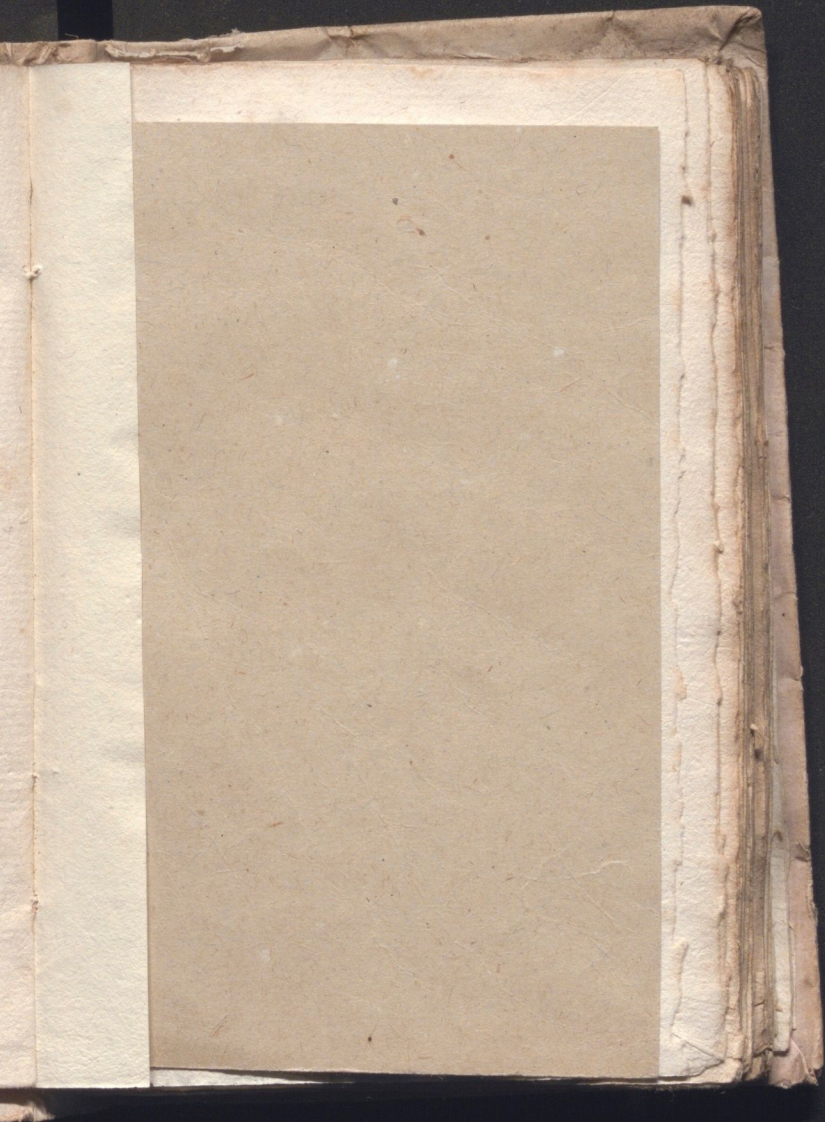
L'Abbé de St. Réal ne peut être accusé de ce défaut si révoltant; aussi doit-on avoir pour modèle dans les

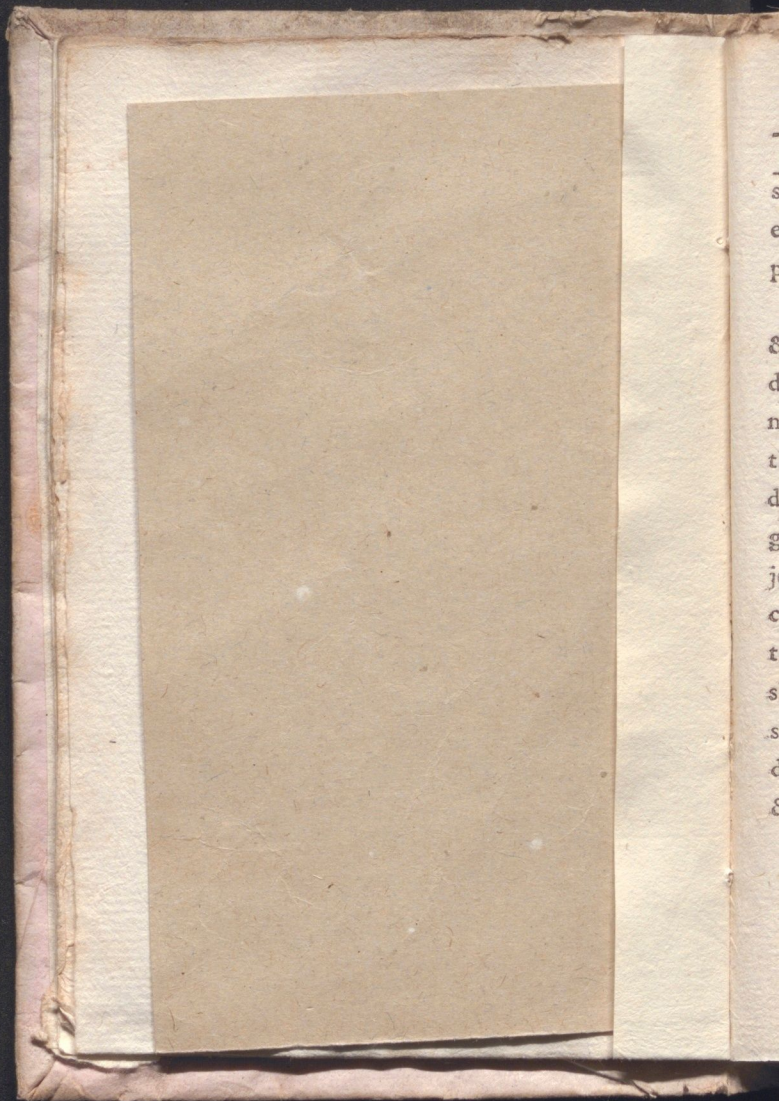
ouvrages du genre de celui que je fais paroître, la Nouvelle historique de Dom Carlos. Rien de plus agréable: cet Ecrivain éclairé ne se dissimuloit pas qu'il avoit rendu le fait sous des couleurs moins fidèles que flatteuses; mais il a conservé le fonds de son sujet, tel que les mémoires du tems nous l'ont transmis; il vouloit instruire & plaire, & il a réussi. J'oserai avancer, à propos de Dom Carlos, une opinion qui pourra offenser ces esprits superstitieux, dont l'espèce de fanatisme pour la vérité s'effarouche au moindre trait qu'on lui prête: je verrois avec quelque plaisir nos Historiens mettre davantage

en actions leur personnages dominans, les faire parler, comme en effet ils auroient parlé. L'expérience est pour moi : lisez Quinte-Curce, Tite-Live, &c : qu'on se plait à entendre discourir Alexandre, Annibal, &c ! Que César, prêt à passer le Rubicon, & échauffant ses soldats par une harangue pathétique, attache bien plus qu'un simple récit de l'Ecrivain ! C'est par l'emploi du charme dramatique, que Vertot, dans le siècle passé, a su entraîner la foule des Lecteurs. Cette adresse de l'Historien semble rendre la vie à d'illustres morts, les rapprocher de nous, & nous aider à franchir la distance des rangs, & l'in-

tervalle des âges, deux ennemis de cet intérêt qui nous remue si agréablement, & que doit exciter tout ce qui est relatif à l'homme. Nous aimons à vivre & à converser avec nos égaux & nos contemporains.

L'art d'émouvoir, cette qualité si essentielle à tout écrit dont le but est de parler au cœur, se trouve surtout dans les Nouvelles historiques. Ces sortes d'ouvrages tiennent le milieu entre le roman proprement dit, & celui qu'on appelle *histoire*: car la vérité débarrassée de l'alliage imposteur, est du nombre de ces phénomènes qui n'ont point encore été visibles à nos yeux. Notre meilleure hi-





stoire , j'excepte nos Livres sacrés, est le roman le moins grossier & le plus vraisemblable.

Puisque cette ignorance du vrai, & ce goût pour le mensonge sont des imperfections inhérentes à notre nature, efforçons-nous d'en tirer parti. Le même objet que j'ai envisagé dans mes EPREUVES DU SENTIMENT, me guide dans cette nouvelle COLLECTION: je n'ai d'autre but que d'entretenir cet amour de l'humanité, la base de toutes les vertus; je combats les passions par les passions. Mon dessein sur-tout est de tracer à la jeunesse des préceptes qui puissent lui plaire, & de lui donner, pour ainsi dire,

un *Cours de morale* exempt de cette sécheresse & de ce pédantisme qui répandent l'ennui & l'aversion sur les leçons les plus profitables. D'ailleurs, la lecture de ces bagatelles conduit insensiblement à l'étude réfléchie de l'histoire: une jeune personne que SALISBURY aura intéressée, voudra connoître davantage Edouard, & alors on lui remettra dans les mains le règne de ce Prince. Il y a un art de faire aimer aux hommes leurs devoirs, & les connoissances qui leur sont nécessaires. Si nous voyons tant d'élèves démentir l'espérance & les soins de leurs parents, c'est presque toujours la faute des instituteurs. Me-

nons

nous les enfans par une route fleurie, & tâchons de mettre de notre parti leur sensibilité & leur imagination. Il est bien peu d'esprits qui soient avides d'embrasser des vérités sèches & abstraites; il faut absolument irriter & flatter notre curiosité. Ne cherchons point à nous le dissimuler, nous voulons retrouver des fées partout. Fontenelle a bien eu raison de dire „ chaque âge avoit ses hochets ”. Faisons donc de ces hochets, des instrumens utiles qui servent à perfectionner notre raison, nos mœurs, nos plaisirs mêmes, &c.

J'annonce que dans ces NOUVELLE HISTORIQUE, je ne me bornerai point

à tracer les effets d'une seule passion : elles entreront toutes dans mes tableaux, & j'aurai soin de leur opposer les vertus qui doivent en triompher, quand ces mêmes passions seront condamnables. Il va m'échapper une espèce de blasphème littéraire : ne vaudroit-il pas mieux pour notre instruction qu'on nous fît lire des romans où la vertu seroit offerte dans tous ses charmes, au-lieu de ces histoires qui nous présentent presque toujours de prétendus héros fameux par leurs excès criminels, jouissant, au faite de la gloire, d'une heureuse impunité, les oppresseurs du faible & de l'innocent, les fléaux du

monde entier ? Pour un Titus, un Marc-Aurèle , combien de Tibères, De Caligulas, de Nérons , d'Héliogabales ! Je demande en effet à un homme sensé & impartial , si la lecture du Chevalier Grandisson ne contribueroit pas plus à former le cœur, & à nous donner une idée juste de nos relations & de nos devoirs , que tout ce ramas de compilations sans goût & souvent dénuées du vrai, que l'on ose effrontément intituler *Histoires*, & qu'on peut appeller *le desespoir de l'humanité*. Je ne me laisserai point de le répéter: qu'on ait le courage de parcourir les fastes Bizantines; n'est-ce pas se transporter à notre

place publique, & avoir les yeux fixés sur les scélérats qui y ont subi le dernier supplice? Encore nous expose-t-on la plûpart de ces monstres, décorés du titre de Grands, de Princes, d'Empereurs, recueillant en paix le fruit de leurs déréglemens abominables; & s'ils ont eu l'audace d'appuyer leurs crimes par une bravoure féroce, & qui tient de la brute, on ne manque pas d'exalter leur courage, & de leur prodiguer les noms de héros, de grands hommes, &c. Voilà comment ces Ecrivains si peu judicieux ont peut-être causé le malheur de leurs semblables. Salluste nous peint-il Caton avec la même énergie

qu'il s'est plu à nous représenter Catilina? Aussi ce dernier produit un intérêt si fort au-dessus de l'autre, qu'un de ces guerriers destructeurs que l'on nous vante, avoit continuellement sous le chevet de son lit ce morceau de Salluste. Le tyran César va tremper de larmes les pieds de la statue d'Alexandre: & où est le Prince qui ait couru embrasser le marbre d'Antonin, & l'ait arrosé de ses pleurs? Pourquoi ce noble transport n'est-il encore échappé à aucun de ces hommes destinés à nous commander? Pourquoi! Parce que la maladresse, le peu de philosophie, & la lâcheté des Historiens se sont atta-

chées à nous offrir Alexandre comme le premier des humains, au comble de la grandeur, couvert d'un éclat immortel; & le pinceau n'a fait que se traîner mollement sur l'image d'Antonin. Son portrait, graces à leur peu d'enthousiasme pour la vertu, n'a point de ces touches sublimes, de ces traits de flamme qu'ils semblent s'étudier avec complaisance à prêter au crime. Cette classe d'Ecrivains excite tellement mon indignation, que si jamais un Omar reparoissoit sur la terre, j'irois me jeter à ses genoux, & en demandant grace en faveur du très-petit nombre de bons livres dont nous sommes posses-

seurs, je serois le premier à mettre le flambeau dans se mains pour brûler la plus grande partie de nos histoires. Qu'est-ce que l'esprit, s'il n'est point l'instrument de notre bonheur? Et qui peut nous rendre heureux, si ce n'est la pratique constante d'une saine morale, & l'amour de la vertu? Comment l'aimera-t-on cette vertu, si tout ce que nous lisons, tout ce que nous voyons, la montre foulée aux pieds, sans récompense, sans considération, dans la poussière de l'oubli? Ayons donc, s'il le faut, recours aux artifices de la fiction. C'est dans cette circonstance qu'il faut bien se garder d'exposer

le vrai dans une nudité dangereuse à voir ; laissons croire aux hommes que cette vertu les mènera aux plaisirs, aux richesses, aux dignités : c'est un roman : eh bien , ardens sectateurs de la vérité, ne nous ôtez point notre roman, & réservez votre histoire pour ce très-petit nombre d'ames nobles, désintéressées, & fortes par elles-mêmes, que le pur amour de la vertu peut enflammer, & qui goûteroient de la satisfaction à en être les martyres. Un homme de génie me disoit, à propos de la malheureuse fin de Clarisse : „ Je sais bien qu'il est „ très-vrai que la vertu n'a point „ une autre destinée : mais je suis fâ-

„ché que Richardson ait mis sous
„nos yeux cette triste leçon de l'ex-
„périence. Pour l'honneur du roman
„& de l'humanité, il falloit que
„Clarisse fût récompensée de tant
„d'épreuves cruelles qu'elle a essu-
„yés”. Cette objection est spécieu-
se; il y avoit une réponse bien sim-
ple à faire en faveur de l'Ecrivain
Anglois. Richardson a voulu nous
prouver combien la vertu étoit aimable,
puisqu'il n'y a personne, après
avoir lu son ouvrage, qui n'aimât
mieux être Clarisse entraînée sous le
poids de l'infortune, que Lovelace,
fût-il au comble du bonheur.

Cet ouvrage n'empêchera point que

je ne donne la suite des EPREUVES
DU SENTIMENT dans l'ordre que je les
ai publiées jusqu'ici ; je dois trop à
l'indulgence de ce Public sensible &
estimable , le seul qui m'intéresse ,
pour ne pas continuer un travail qu'
il a paru agréer : heureux si je rem-
plis mon but ! Je ne veux qu'atten-
drir , & pouvoir être utile en atten-
drissant. Je sais bien , & j'en suis
convaincu , que , dans un siècle , où ,
pour me servir de l'expression d'une
femme spirituelle , le *sans pudeur* est en
crédit , je n'irai point par de tels
chemins à la célébrité : mais que je
sois dans une obscurité profonde , &
que j'aye l'avantage , comme je l'ai

déjà dit, d'exciter quelque bonne action, je ne porterai pas envie à ces hommes qui font du bruit. Labiénus, calomniateur sacrilege, & diffamateur si scandaleux & si impudent, qu'il s'en effrayoit quelquefois lui-même, termina sa vie infâme par mourir de désespoir. Son esprit ne le sauva point du remords déchirant d'avoir outragé l'honnêteté & la bienséance. Je ne pense pas qu'un Ecrivain jaloux de conserver sa propre estime, doive prétendre à l'approbation générale. Un jeune Littérateur me demandoit, un jour, ce qu'il y avoit à faire pour être connu universellement, & mériter le *dicier hic*

est du Poëte Latin. Mon ami , lui dis-je, je vous indiquerai un moyen infailible d'arriver promptement à ce faite de réputation si difficile à atteindre : commencez d'abord par vous armer d'un fond d'effronterie *imperturbable*, de cette impudence cynique , qu'Homère dans sa langue si pittoresque appelle *impudence de chien*. Le premier effet que vous produirez , sera à coup sûr de révolter : ne soyez point déconcerté ; cette impression momentanée se dissipera bientôt. Ayez un amour-propre endurci à toutes les humiliations , à tous les retours de pudeur ; parlez de vous-même avec audace , & d'autres avec mépris :

mépris : que sur-tout la raillerie la plus insultante , la plus homicide , assaisonne ce dédain. Prodiguez le mensonge , la calomnie , les invectives , il n'importe : pourvu que ces traits perçans soient enveloppés du sarcasme , ils frapperont , & laisseront des blessures peut-être *inguérissables* ; ce qui sera *fort divertissant* pour la horde immense des oisifs , des imbécilles , des *gens du monde* , qui veulent absolument secouer leurs ames paralytiques , & auxquels il faut nécessairement du spectacle. D'ailleurs , la plupart des hommes sont dévorés d'envie : j'ai de la peine à trahir cette espèce de secret honteux de la natu-

c

re humaine : l'aspect des souffrances de leur semblable , les tire de la sorte d'engourdissement où le bonheur les endort , & leur rend plus piquante la jouissance de ce bonheur . Les Romains , ce peuple si vanté pour la législation , pour la sagesse , pour l'urbanité , couroient au Cirque goûter le spectacle d'hommes déchirés par des bêtes féroces ; ils buvoient des yeux , si l'on peut risquer cette expression latine , le sang qui couloit à grands flots des plaies de ces malheureuses victimes . Nos Français , cette nation si douce , si polie , si élégante , détourneront , sans contredit , la vue de semblables objets :

mais que la calomnie assassine de son stylet aigu le mérite, l'innocence, tout ce qui semble annoncer de la supériorité dans quelque genre que ce soit, vous verrez ces Sauvages civilisés, ces honnêtes Barbares se repaître de la douleur que ces assassinats occasionneront ; ils s'enivreront des larmes que versera la proie infortunée de ces cruautés ingénieuses ; ils la poursuivront jusques dans la retraite où elle courra se dérober à leur joie atroce : cet objet malheureux de leur acharnement expirera peut-être dans le désespoir, lui, sa femme, ses enfans, sa famille entière ; on n'entendra point ses cris,

on ne verra point son horrible situation; l'agréable société, les gens de *bonne compagnie* auront ri, & l'auteur de ces abominations sera porté sur le pavois de la renommée, & salué comme bel-esprit par excellence. Mais, interrompt le jeune homme, je passerai pour un monstre de méchanceté; n'y-a-t-il pas d'honnêtes gens dans la nation? -- Assurément. -- Ces honnêtes gens-là me détestent. -- Eh! quel tort vous fera leur haine? dangereux, vous en serez plus célèbre; on laisse dans l'oubli les gens qu'on estime, ou qu'on ne craint pas. Qui est-ce qui contribue davantage à multiplier les échos de l'éloge? La

multitude; elle sera pour vous : des femmes , & elles sont à la tête des partis, les entraînent, les décident, les échauffent, se déclareront en votre faveur. Par quelle métamorphose inconcevable ce sexe si aimable, si doux, qui se pique d'avoir de la sensibilité, devient-il quelquefois un prodige de barbarie, sous le masque des graces , & avec le sourire de la tendresse?

Mon candidat m'écoutoit avec une extrême attention : il tombe dans la rêverie , & reprend la parole. -- Je ne connois rien, il est vrai, de plus flatteur que de faire parler de soi ; c'est une flamme qui me dévore, que

cette ardeur de la réputation : mais je ne saurois me déterminer à l'acquiescer à ce prix : quand je le voudrois , mon cœur se soulèveroit contre moi , & la plume tomberoit de mes mains. Vous avez donc un cœur , lui dis-je ? Eh bien , si vous avez le courage de résister à la contagion de l'exemple ; que la nature chez vous soit plus forte que la séduction de tout ce qui vous environne ; si la seule approbation des personnes honnêtes & sensées vous flatte , & que vous ne puissiez absolument vous passer de votre propre suffrage , renoncez à cet amour de la célébrité. C'est une maîtresse qui presque toujours fait rou-

gir ses amans, lorsqu'ils veulent se rendre un compte sincère de leurs bonnes fortunes. Contentez-vous de faire le bien, d'inspirer la vertu, de l'aimer, de la pratiquer en silence, & sur-tout sachez vous suffire à vous-même; songez que la Fontaine, pendant sa vie, n'a joui que d'une réputation médiocre; que le grand Corneille est mort pauvre, & rassasié de dégoûts & de chagrins.

Le jeune homme me crut. Je l'ai revu depuis: il m'a avoué qu'il étoit redevable à cette conversation, du bonheur si peu connu que les Latins appelloient *otium litterarium*, bien différent de leur *cacœthès*, & de la ma-

nie de courir après l'applaudissement public. Il a fait peu parler de lui ; mais il est estimé, chéri de sa famille, de ses amis, & il a été assez heureux pour soulager l'infortune, & défendre l'innocent opprimé ; deux actes de bienfaisance qui rapprochent l'homme de la Divinité.



SALISBURY.



SALISBURY

L'ANGLETERRE reprenoit son ascendant sur l'Ecosse. Edouard III. annonçoit ce règne éclatant qui devoit attacher les yeux de toute l'Europe. La nature sembloit s'être accordée avec la fortune, pour distinguer ce Prince du reste des Monarques. On eût dit que le Ciel l'avoit créé exprès pour occuper un trône. Il avoit la taille majestueuse, le regard doux & imposant; sa bienfaisance se répandoit avec choix; il savoit distribuer les récompenses, & punissoit en Roi, & non en hom-

mé ; c'est-à-dire qu'il étoit assez maître de lui pour dédaigner les offenses personnelles, & ne poursuivre que celles qui intéressoient l'Etat. Jamais Souverain ne réunit de plus brillantes qualités. Sans l'ambition que les admirateurs du faux héroïsme appellent l'essor des grandes ames, Edouard eût pu mériter l'éloge d'un Prince accompli. Son cœur plein, en quelque sorte, de l'ivresse de la gloire, s'étoit fermé aux charmes d'une passion dont peu d'hommes savent se garantir, & qui est la source de la plupart de nos vertus & de nos vices : le jeune Edouard ne connoissoit encore l'amour. Il n'aspiroit qu'à ressaisir des avantages que son malheureux père avoit laissé échapper de ses mains. Il brûloit d'abaisser une Puissance voisine, dont l'Angleterre depuis longtemps méditoit la conquête. Robert Brûs étoit dans le tombeau ; & son successeur, quoiqu'il eût hérité de

son courage, ne faisoit que reculer la perte de la Monarchie Ecossoise.

Le Monarque Anglois étoit servi par des hommes dignes de leur maître. Guillaume Montague avoit combattu avec succès les Douglas, les Murray, les Dombart. Elevé par le Roi à la dignité de Comte de Salisbury, il n'avoit à désirer que la continuation des faveurs dont l'honoroit le Monarque. Edouard y mit le comble: il engagea un de ses Ministres, le Lord Varucey, à donner au Comte sa fille en mariage.

Alix, c'étoit le nom de la jeune Lady, n'avoit point encore paru à la Cour. Privée de sa mère qu'une mort imprévue lui avoit enlevée, elle vivoit dans une des terres de son père, confiée aux soins d'une parente qui s'étoit attachée à cultiver son éducation. Alix étoit un de ces trésors que la société mérite peu de posséder: une beauté éblouissante sans le

secours de l'art, ces graces ingénues qui sont si séduisantes, ce son de voix qui porte l'amour dans le cœur, avant que les yeux l'ayent fait naître, le charme d'une douce mélancolie répandu sur tous ses traits, l'assemblage de mille enchantemens, voilà sous quels heureux dehors s'annonçoit la fille de Varuccy. Mais comment donner une idée de toutes les perfections qu'une si belle personne receloit ? L'ame la plus noble & la plus sensible éclatoit jusques dans ses moindres actions ; sa douceur n'empêchoit point qu'elle n'eût une fermeté au-dessus de son sexe & de son âge ; son esprit éclairé ne faisoit qu'augmenter la soumission qu'elle avoit vouée à son père. Le Lord étoit d'un caractère dur & impérieux ; il avoit cette mâle probité des anciens Anglois. Incapable de plier, quoiqu'il vécût à la Cour, adorant son maître, sans vouloir s'abaisser au rôle de flatteur,

flateur, il lui eût sacrifié sans hésiter sa fortune, sa vie : mais l'honneur, pour Varuccy, étoit encore au-dessus d'Edouard. Après le Roi & l'Etat, sa fille étoit ce qu'il aimoit davantage.

Il court vers Alix, lui annonce les intentions du Monarque qui demande sa main pour le Comte de Salisbury. Le père n'apperçoit point son trouble ; il se retire convaincu qu'il sera obéi, & sa fille en effet étoit résolue à suivre ses ordres : elle ne connoissoit d'autre loi que la volonté paternelle. Cependant, loin des yeux de sa parente, elle se livre à la douleur, & répand un torrent de larmes. Elle n'a de témoin de ce désordre inconcevable que la seule Maly, jeune personne dont la fortune ne répondoit point à la naissance, & qui avoit été élevée avec la fille du Lord. Maly, étonnée de la profonde tristesse où s'abandonne son

A

amie, lui en demandé la raison: elle n'en reçoit que des réponses peu satisfaisantes. Hélas! s'écrie Alix, ma chère Maly, je connoissois le bonheur; je le goûtois. Maîtresse de mon cœur, je jouissois d'une sage indépendance qui n'offensoit point l'autorité d'un père. Ma tranquillité, mes plaisirs, mes sentimens mes larmes étoient à moi. Maly, ton amitié, la tendresse de Mylord suffisoient à ma félicité, & je vais passer sous le joug d'un époux que je ne connois pas Plains ma situation; je la cache aux regards de mon père, à ceux de ma parente: mais elle se montre aux tiens. Que tu es heureuse! que je t'envie! on te laisse à toi-même; on ne contraint point tes desirs.

Maly, toujours plus surprise de ce trouble dont elle ne sauroit pénétrer la cause, expose à son amie les avantages attachés à son union avec le favori d'Edouard. Alix se contente de

répondre : Il est vrai que Salisbury a l'honneur d'approcher le plus grand Monarque de l'Europe. Maly, as-tu jamais vu le Roi? Qu'il est digne en effet des hommages de l'Angleterre, des respects du monde entier! quel front noble & majestueux! quel regard à la fois fier & touchant! qu'il a peu besoin de l'appareil de la grandeur, pour faire sentir sa supériorité! Il inspire la vénération... l'amour. Voilà de ces Souverains désignés par le Ciel pour nous donner des loix. Je l'ai entrevu à une fête où ma parente m'a conduite, & un coup d'œil a suffi... Que la Princesse... Alix, embarrassée à ces mots, se tait, & rougit.

Cependant on fixe le jour du mariage de la fille du Lord Varucey avec le Comte. Il est célébré à la campagne, & elle est, en quelque sorte, traînée aux autels. L'hymen l'a pour jamais asservie à Salisbury,

qui, le lendemain même de ses nocces, quitte sa femme pour aller avec le Comte de Suffolk porter la guerre en Flandres, où divers succès les arrêterent.

Maly avoit suivi la jeune Comtesse au château de Salisbury. A peine cette dernière se trouve en liberté, qu'elle remet un paquet cacheté entre les mains de son amie. C'est, dit-elle, la Comtesse de Salisbury qui vous prie de garder un dépôt qu'il étoit permis à la fille de Mylord Varuccy de posséder. Ma chère Maly, ne m'en parlez jamais; & si j'étois assez foible pour vous le redemander, obstinez-vous à me le refuser; votre fermeté inébranlable me prouvera votre attachement. Je n'ai pas la force de détruire ce monument, dirai-je de mon inûdélité à mon devoir. Hélas! je ne crois point l'avoir offensé. Qui sait se combattre, & remporter la victoire, du moins en

apparence, n'est-il pas digne de quelque estime ? Ah ! si l'on pénétrait dans le cœur, que peu de vertus résisteroient à des regards sévères !

La fortune se lassa de favoriser le Comte de Salisbury. Il trouva en Flandres le terme de cette espèce d'ascendant qu'il avoit eu jusqu'à cette époque dans ses entreprises militaires. Suffolk & lui furent battus, & envoyés prisonniers à la Cour de France, où on les reçut avec cette considération que le François généreux témoigne toujours à ses ennemis défaits.

Cette fâcheuse nouvelle causa un violent chagrin à la Comtesse. Elle sentit en ce moment qu'elle étoit liée à Salisbury, & qu'une épouse partage la destinée de son époux. Elle éprouva que l'amour-propre excite peut-être des mouvemens aussi vifs que ceux de la tendresse. Maly recevoit ses larmes, & elle s'étoit ap-

perçue que la Comtesse goûtoit une sorte de plaisir à les répandre : il sembloit qu'elle cherchât à autoriser sa douleur. Les yeux d'une femme sont quelquefois plus perçants que les nôtres. Maly entrevoyoit dans l'agitation de son amie, quelque chose de plus marqué qu'une tristesse occasionnée par des disgraces dont il étoit aisé de prévoir la fin. D'ailleurs, elle se rappelloit quelques-unes des expressions de la Comtesse, lorsqu'elle lui avoit remis le dépôt entre les mains. Maly vint à soupçonner que la fille de Varucey nourrissoit une passion secrète qu'elle avoit de la répugnance à s'avouer. Ces soupçons se fortifièrent. Cédant enfin à la curiosité, trahissant la confiance, l'amitié, l'honneur, voulant peut-être se rendre utile à son amie, elle écoute un transport indiscret. Elle ouvre ce dépôt. Le premier objet qui s'offre à sa vue, est le portrait du

Roi, avec un écrit assez étendu, tracé de la main d'Alix, & qui contenoit ce qu'on pourroit appeller un journal exact où la fille du Lord s'étoit rendu un fidèle compte de ses moindres sentimens. Voici à-peu-près ce que renfermoit cet écrit singulier : „ Qu'est-ce que je sens? quels „ mouvemens plus forts que tous „ ceux que j'ai éprouvés jusqu'à ce „ jour, entraînent mon ame? Seroit- „ ce là ce qu'on nomme de l'amour? „ Et qui auroit excité en moi cette „ impression dont tout m'ordonne de „ triompher? Personne ne m'entend- „ il, ne me voit-il? Ah! je rougis, „ je crains moi-même de m'interro- „ ger, de lire dans mon cœur! Quoi! „ j'aurois conçu une passion insensée „ l'objet de nos hommages respectueux! „ j'aimerois un Monarque, notre maî- „ tre, Edouard! Quel aveu vient de „ m'échapper! Seroit-il bien vrai? „ oui, j'aime; j'aime le plus grand

» des Rois, le plus aimable des hom-
» mes. Edouard est le héros d'Alix.
» Ah! il n'est que trop mon Souve-
» rain! Et qui régneroit sur mon
» ame avec plus d'empire? Quel plai-
» sir je ressens à me faire raconter
» toutes ces belles actions qui an-
» noncent à l'Angleterre la plus bril-
» lante époque de la Monarchie!
» Mais pourquoi dépose je mes plus se-
» crètes pensées sur ce papier, le
» seul confident, le seul ami qui re-
» çoive l'épanchement de mon cœur?
» Est-ce pour fixer sous mes yeux
» un sujet éternel de reproches, un
» monument de ma foiblesse, de mon
» repentir? Ne nous abusons point;
» ayons le courage d'aller chercher
» en nous la vérité. Cette image de
» moi-même, que je me présente,
» ces détails d'un sentiment que j'ap-
» profondis, où je me plais tant à
» m'arrêter: c'est pour flatter, pour
» entretenir un penchant chimérique,

» condamnable à mes propres regards.
» Insensée que je suis! tout me ra-
» mène à ce portrait si précieux
» pour ma folle erreur. Oui, cher E-
» douard, oui, Prince digne de toute
» notre admiration, j'aime à revoir
» sans cesse ces traits exprimés bien
» plus vivement encore dans mon ame;
» je vous contemple, je vous parle,
» je vous répète que je vous offre
» avec transport l'hommage d'une ten-
» dresse qui n'éclatera jamais. Je ne
» vivrai que pour vous aimer, pour
» vous adorer en secret; je me dirai
» à moi-même que mon cœur vous
» est consacré; & cet aveu ne suf-
» fra-t-il pas à mon bonheur? Tout
» le monde ignorera l'objet de mon
» attachement; je me contenterai de
» connoître, de sentir l'amour. N'est-
» ce rien que le plaisir d'aimer? Mais
» qu'est-ce que j'écris! voilà bien un
» tableau fidèle du bouleversement to-
» tal de ma raison! Sais-je ce que

„ je veux , ce que je souhaite ? Ce
„ papier ne sert qu'à me couvrir de
„ honte ; c'est une glace fidèle où je
„ me contemple avec humiliation ”.

Alix s'étoit arrêtée à eet endroit ,
& ensuite elle reprenoit le cours de
cet examen d'elle-même. Maly n'eut
pas besoin d'en lire davantage , pour
être éclairée sur la situation de la
Comtesse de Salisbury. Loin de se
reprocher son indiscretion , elle crut
devoir s'applaudir ; elle espéra d'amè-
ner la Comtesse au point de lui ré-
véler son secret , & alors elle se flat-
toit que ses conseils salutaires ren-
droient à son amie un repos qu'elle
ne pouvoit acquérir par ses propres
réflexions.

Le bruit se répand que le Roi
d'Angleterre va épouser une des fil-
les du Comte de Haynaut. La Com-
tesse de Salisbury ne sauroit cacher
le trouble où la jette cette nouvel-
le. C'est alors que sa mélancolie aug-

mente ; son cœur a besoin de s'épancher ; elle voudroit que ce fût dans celui de Maly. Au moment où son secret est prêt a lui échapper , la voix lui manque , & elle ne peut que verser des larmes. Vous rejetez toujours , lui dit Maly , l'excès de votre chagrin sur la captivité de votre époux. Eh ! ma chère Comtesse , son sort est-il aussi malheureux que vous le prétendez ? Son séjour à la Cour de France , adoucit bien le désagrément d'être prisonnier. Il trouve peut-être dans son esclavage , des douceurs qui le dédommagent de sa liberté. Qui vous assurera que quelque aimable François ne lui a point fait oublier la charmante Comtesse de Salisbury , ou du moins ne l'a point rendu infidel ? Qu'il me trahisse , s'écrie Alix , qu'il cesse de m'aimer ce n'est point Elle n'achève pas. Vous employez la dissimulation avec moi , reprend vivement Maly ! Quoi ! je n'ai

point votre confiance ! La Comtesse la regarde : elle s'apperçoit que son amie l'observe avec cette attention qui fait voir que la vérité est connue. Salisbury est déconcertée; Maly se jette à ses pieds: -- Il est inutile de feindre davantage ; vous me pardonnerez mon obstination à vouloir pénétrer un secret qu'il ne vous est plus possible de me déguiser. Ma chere Alix , je sais tout. --- Comment! -- Oui, je sais, je vois qu'il n'y a que l'honneur qui vous attache à un mari que vous connoissez à peine ; qu'avant de l'épouser, vous étiez subjuguée par une passion qu'aujourd'hui vous devez vaincre ; qu'Edouard -- Quel nom prononcez-tu? Eh bien ; oui, je suis la plus infortunée, la plus condamnable des femmes: je nourris dans mon ame un feu que depuis long-tems j'aurois dû éteindre, qui jamais n'auroit dû s'allumer. Eh! quels sont mes vœux?

Maly,

Maly , reçois mes pleurs dans ton sein ; dis-moi bien que je suis une insensée , une épouse criminelle Mais , qui t'a pu éclairer sur ma foiblesse ? me serois-je trahie ? Eh ! qu'il est difficile de se contraindre , quand on a le cœur rempli d'un amour . . . Ce mot m'est échappé ! Je vous avouerai , répond Maly , que j'ai offensé la confiance que vous m'aviez accordée . . . Vous m'entendez ; épargnez-moi la honte de vous montrer tout l'excès de ma faute. -- Quoi , ce dépôt . . . ce portrait . . . -- J'ai tout vu ; je conviendrai que mon infidélité est impardonnable : mais je n'avois pu croire que les disgraces de Salisbury fussent les seuls motifs de votre douleur. Je suis votre amie , votre amie la plus zélée , & . . . je voudrois dumoins soulager vos peines , s'il n'est pas en mon pouvoir de les guérir. Où vous conduira cette malheureuse passion ? -- A la mort , ma

B

chère Maly. Le moyen de vivre dévorée d'un sentiment dont on a soi-même à rougir, qui blesse la décence, la raison ! Cache-la bien, cette foiblesse ... dont j'espère triompher ... Maly, j'ai donc une rivale ! Encore si Edouard ne se fût point marié : mais dans les bras d'une autre ... tu vois jusqu'à quel point je m'égare. Eh ! puisqu'il t'est connu, ce penchant aussi absurde que coupable, ne ménage point tes reproches ; montre-moi toute la profondeur de l'abyme où je cours me précipiter ; parle-moi de ma gloire, de mon devoir, du Comte de Salisbury.... Il est mon époux ; ce nom dit tout contre moi. Qu'aurois-je à lui opposer ? Que mon amie soit la première à me condamner, à déchirer mes blessures ; c'est l'unique remède qui puisse me rappeler à la raison.

En disant ces mots, la Comtesse embrassoit son amie. Elle ajoute :

Donne-moi ce fatal dépôt ; que je l'écarte à jamais de mes yeux ; que ce malheureux portrait n'existe plus.

Maly rend l'un & l'autre à la Comtesse, qui, dans son premier emportement, jette l'écrit au feu. Elle veut faire éprouver au portrait la même destinée. Ses mains sont incertaines, tremblantes ; elle reste en suspens, & laisse tomber ses regards sur cette image, qui ne lui est que trop chère. -- Maly, l'as-tu bien examinée ? Que d'agrémens elle réunit ! Eh bien ! Edouard est mille fois plus aimable. Je ne l'ai vu qu'un seul instant ; & c'est d'après ce moment, d'après un regard, que j'ai tracé cette peinture bien au-dessous de l'original ! Combien sa grande ame, dit-on, est supérieure à ces dehors si séduisants ! Il est généreux, bienfaisant, le plus sensible des hommes ; il possède toutes les vertus, tous les présens du Ciel ; il est digne des respects, de la véné-

ration, hélas! dirai-je de l'amour le plus tendre. Ah! Maly, Maly, que le sort ne m'avoit-il fait naître dans un rang qui me permît de l'aimer, de l'adorer, d'aspirer à son cœur, à sa main! Ce n'est pas le partage de son trône qui eût fait mon honneur!... Ou plutôt, pourquoi Edouard & moi ne sommes-nous pas d'une naissance obscure? Il m'eût aimée, Maly; il m'aurait été si cher! je l'eusse épousé; nous serions unis! Eh! que font les richesses, les grandeurs? Que tout est étranger à des cœurs qui savent aimer!... Maly, je n'ai pas la force d'anéantir cet ouvrage d'un fol égarement; charge-toi de ce soin. Sois sans pitié pour ma foiblesse.

Maly alloit livrer le portrait aux flammes; la Comtesse lui retient le bras: -- Nous ne détruirons point ce monument d'une tendresse, que je viendrai à bout d'étouffer. Oui, grâces à ta généreuse amitié, je rempor-

terai la victoire ; mais garde ce portrait aux conditions que tu ne le remettras jamais sous mes yeux : je consens à ce sacrifice. Qu'est-ce que la vertu exigeroit davantage ?

La Comtesse se sentoît soulagée d'un fardeau accablant depuis que son amie étoit instruite de sa passion, & qu'elle avoit le droit de lire dans son ame. Quoique Maly s'élevât contre son penchant, Madame de Salisbury goûtoit le plaisir d'en parler. En promettant d'oublier Edouard, elle répétoit vingt fois son nom. Combien le cœur humain s'en impose ! Arrêter nos regards sur les détails d'une erreur qui nous a été chère, c'est être bien près d'y retomber. Voulons-nous profiter de la victoire ; ne tournons point les yeux sur ce que nous avons fait, mais sur ce qui nous reste à faire. La passion dont on se retrace l'image, nous tyrannise encore ; & ce

n'est que l'oubli & le tems qui puissent nous en affranchir.

Les Ecossois sembloient renaître de leurs pertes; la fortune paroissoit ressusciter les ennemis d'Edouard & les multiplier, pour donner plus d'activité à sa valeur & d'éclat à sa gloire. Toujours attaqué & toujours victorieux, il voloit sans cesse à de nouvelles conquêtes. David Brûs avoit apporté en naissant le courage de son père, & sa haine implacable contre les Anglois. Il combattoit, pour ainsi dire, le génie dominant d'Edouard. Il avoit ramassé une armée considérable, formée de diverses troupes accourues sous ses drapeaux, de la Suède, de la Norwege, du Danemarck &c. Ce Prince entre dans le Northumberland, y promène le ravage, y marque ses traces par le feu & le sang, prend d'assaut Durham, vient enfin camper près du château de Salis-

bury. L'allarme se répand dans cet asyle qui sembloit n'être consacré qu'aux peines de l'amour. La Comtesse alors deploye cette ame sublime, égale à sa beauté; elle rassemble ses vassaux, les invite à tenter tous les efforts, pour soutenir le siège qui les menace; elle se met elle-même à la tête des soldats. Ce n'est plus la déesse des graces, c'est une divinité guerrière qui anime de son esprit belliqueux tout ce qui l'environne. Elle a revêtu l'appareil militaire; un casque orné d'un panache blanc, brille sur sa tête. Maly ne revient point de sa surprise: elle doute si l'héroïne qu'elle admire, est l'aimable Comtesse de Salisbury, qui s'abandonnoit, il y a quelques momens, à toute la langueur d'une malheureuse tendresse.

Ce que la Comtesse avoit prévu, étoit arrivé. David avoit formé le blocus du château, & se préparoit à s'en rendre le maître. Madame de Sa-

lisbury avoit envoyé demander du secours à Edouard : ce Prince étoit à Barwich. Les députés rencontrèrent sur leur route un parti ennemi qui s'étoit emparé de quelques troupeaux. Les premiers mirent en fuite les Ecossois, dont l'arrogance s'étoit permis des railleries sur Madame de Salisbury. Ils en blessèrent même quelques-uns, en leur disant qu'ils pouvoient rapporter à leur Roi qu'une femme sauroit vaincre de pareils hommes.

La Comtesse effectivement montra une valeur & une habileté qui jusqu'à ce moment avoient eu peu d'exemples. Elle présidoit à tous les assauts, encourageoit sa troupe, en lui servant de modèle. Soit que David craignît de compromettre sa réputation, en s'exposant à la honte d'être défait par une femme, ou soit qu'il ne voulût point attendre Edouard qui accouroit à grands pas, il leva brusquement le siège. La Comtesse est

instruite de sa retraite, sort de Salisbury, & tombe avec vivacité sur l'arrière-garde de l'armée Ecossoise. Le succès couronne son heureuse audace, & elle a même la gloire d'arracher à l'ennemi plusieurs étendards.

Elle revenoit accompagnée de toute la splendeur qui suit la victoire. Une foule de peuple se précipitoit sur son passage; l'air retentissoit d'acclamations. Les uns lui présentoiēt des couronnes de fleurs; d'autres lui apportoient des branches de laurier. Si cet événement se fût passé dans les tems fabuleux, on n'auroit pas manqué de comparer Madame de Salisbury à Vénus qui avoit pris la cuirasse & les armes de Pallas. Quel spectacle pour un jeune héros qu'enflammoit l'ardeur des combats! C'est dans ce brillant appareil que la Comtesse s'offre aux regards du Roi d'Angleterre. Il voloit à son secours. A peine l'a-t-elle apperçu, elle ordonne

à ses écuyers de déposer les fruits de sa victoire aux pieds d'Edouard. Sire, lui dit-elle, je viens mettre à vos genoux les foibles monumens d'une gloire qui est votre ouvrage. La nouvelle de votre arrivée a frappé de terreur nos ennemis, & c'est au bruit seul de votre nom que je dois l'avantage d'avoir enlevé ces drapeaux. Daignez les accepter comme un hommage auquel la singularité peut donner quelque prix. Il ne m'appartient pas de vouloir imiter votre valeur; je dois me borner à la célébrer.

Ces paroles exprimées par une voix enchanteresse, causent à Edouard un trouble dont il ne peut guere démêler la cause. Madame, reprend avec transport le Monarque, un mot de votre bouche met le comble aux éloges, & c'est la récompense la plus flatteuse qu'on puisse envier. Je vais porter ces drapeaux sur les remparts du château de Salisbury; qu'ils y at-

testent à jamais la victoire de la beauté. Le Roi ajoute avec cet embarras qui trahit le sentiment. La belle Comtesse de Salisbury a remporté plus d'un triomphe en cette journée.

La Comtesse rougit; elle amène le Prince au château, entouré de ses Courtisans, & suivi d'un corps de son armée. Edouard attache de ses mains mêmes les étendards sur la principale porte de Salisbury. Il ordonne qu'on mette son épée & son bouclier au bas de ces trophées, avec cette devise: **TOUT LVI DOIT RENDRE LES ARMES.**

Madame de Salisbury employa le peu de momens qui lui restoit, aux préparatifs d'une fête qui pût être agréable au Monarque. Il passa quelques jours dans cet asyle, où il eût aisément oublié la Cour & les combats. La Comtesse donna une espèce de jôûte; elle distribua les prix, & elle eut le plaisir de couronner vain-

queur l'homme qu'elle commençoit à redouter le plus.

Retirée dans son appartement avec sa chère Maly, ce fut alors qu'elle se dédommagea d'une contrainte qu'elle n'avoit eu que trop de peine à supporter. -- Enfin, je puis développer mon ame aux regards de l'amitié. Maly, c'est donc là ce héros dont la présence seule m'avoit inspiré une passion que je dois rejeter. Ah! ma tendre amie, qu'il est dangereux de le voir, de l'entendre! Pourquoi est-il venu dans ces lieux? qu'il les quitte, qu'il s'éloigne à jamais! Maly ... il emportera mon cœur ... Malgré moi, je manque à mon devoir, à mon époux, à moi-même: j'oublie tout. Malheureuse! & je... je puis avouer... ce n'est plus une foiblesse; c'est un égarement, un crime. Maly, oppose-toi aux progrès de cette flamme qui me deshonne; c'est aujourd'hui que j'ai besoin de toute

toute la force de ta raison. Pour moi, je n'en ai plus; du moins que je sauve ma gloire aux yeux d'Edouard! Qu'il n'y ait que toi seule au monde qui saches que je suis la plus foible des femmes ... Me serois-je trompée? le Roi ne m'a point regardée avec indifférence. Eprouveroit-il ce qu'il est de mon honneur de lui cacher pour toujours? Je desirerois de plaire à mon Souverain, à tout autre que Salisbury! Non, mon amie, tu ne m'as point assez reproché une trop fatale erreur. Si le Roi pouvoit partir, sans que je fusse obligée de soutenir sa présence! si je ne le voyois jamais! est-ce bien là l'objet de mes vœux?

Chaque instant approfondissoit la blessure d'un cœur qui demandoit des conseils qu'il lui étoit difficile de suivre. Mais qu'Edouard étoit livré à des transports encore plus violens! Il étoit jeune, il étoit Roi, & Roi

C

couvert de gloire, dont la renommée célébroit déjà les actions éclatantes. Voilà bien des aiguillons puissans qui l'excitoient à se déclarer. L'aspect de Madame de Salisbury lui avoit fait ressentir une flamme que jusqu'alors il avoit ignorée. Il n'étoit plus en son pouvoir de l'étouffer. Guillaume Trussel, un de ces lâches courtisans que la complaisance & la bassesse élèvent à la faveur, jouissoit de la confiance de son maître. L'abdication du malheureux Edouard II. avoit été, en quelque sorte, son ouvrage. Le Roi, par cette fatalité qui s'attache quelquefois aux personnes du premier rang, ignoroit les crimes de Trussel; il brûloit de se trouver avec son confident. Trussel, lui dit-il, c'en est fait, l'insensible Edouard a perdu tout son orgueil; c'est à la Comtesse de Salisbury qu'il convient de se parer d'une juste fierté: elle m'a vaincu, & pour la vie! Quoi! c'est moi

qui soupire, qui brûle d'un feu dont sans doute s'offense ma gloire! Trussel, Edouard amoureux! & quel est l'objet qui m'a dompté? L'épouse d'un homme qui m'est cher, auquel j'ai donné le nom de mon ami, qui a pensé perdre la vie pour moi, que la fortune poursuit, puisqu'il est privé de la liberté.... La Comtesse de Salisbury ne saura jamais l'empire qu'elle a usurpé sur mon ame. J'abuserois de ma puissance! J'offenserois la vertu! Le Comte est mon sujet, c'est à moi de le protéger. Vous êtes Monarque, interrompt l'adroit Courtisan, & vous seriez arrêté par des obstacles! Et pensez-vous que la Comtesse ne seroit pas flattée d'avoir fait naître en vous une passion qu'elle s'empresseroit de satisfaire? Le Ciel vous donna le sceptre pour imposer des loix à votre gré. Sire, c'est à vous de régner; l'autorité ne doit point connoître de bornes. -- Trus-

sel , & pensez-vous que le Ciel & la vertu ne soient pas au-dessus des Rois? N'ai-je point au fond de mon cœur mon premier maître , mon premier juge , une voix qui me crie que l'abus du pouvoir est une des plus grandes fautes des Souverains? Encore une fois, je manque à tout, si je cherche à séduire la femme du Comte de Salisbury. Contraignez donc vos désirs, réplique vivement Trussel ; asservissez-vous au joug des préjugés, comme le dernier de vos sujets. Et quelles seroient les prérogatives de la Couronne, si vous alliez vous soumettre à un esclavage qui n'est fait que pour le peuple? Aimez, osez le dire, & croyez qu'on écouterait favorablement un Prince qui, sans l'éclat du trône, eût inspiré des sentimens que sa grandeur même est intéressée à faire éclater.

Trussel parloit en faveur de la passion d'Edouard ; il n'étoit guère pos-

sible que le Monarque ne fût point porté à l'écouter. On convint que ce Prince écrivoit à la Comtesse, & que le favori se chargeroit de la prévenir, & de lui rendre la lettre. Edouard traça l'écrit le plus enflammé. Il peignoit sa tendresse en amant qui exige du retour. On démêloit les Souverain à travers l'homme passionné; & Edouard aspirait à la conquête de la plus belle personne de l'Angleterre. Le courtisan demande une entrevue à Madame de Salisbury; elle est accordée. Il employe dans la conversation tous les artifices d'un esprit qui s'est fait une étude de la souplesse & de l'intrigue; enfin, il parvient jusqu'à mettre l'écrit du Roi sous les yeux de la Comtesse. C'est alors que l'amour de l'honneur combattu dans le silence, que toute la dignité d'une conduite sage & irréprochable soutiennent cette ame héroïque contre les assauts d'un cour-

tisan dépravé, contre sa propre foiblesse. De quel front, dit-elle, osez-vous m'entretenir d'une passion dont le Roi lui-même n'a point l'indiscrétion de me parler? Trussel, connaissez-vous bien la fille de Mylord Varuccy? Savez-vous bien que je suis enchaînée par des liens sacrés, que le Comte de Salisbury est mon époux? Edouard est notre maître; je suis faite pour le respecter, pour lui obéir: mais il ne voudra point mon déshonneur. Non, il ne voudra point souiller d'un opprobre ineffaçable un digne serviteur qui n'aspire qu'à répandre jusqu'à la dernière goutte de son sang pour son Roi & pour sa patrie.

Un torrent de larmes empêche la Comtesse de poursuivre. Vous pleurez, s'écrie Edouard en se montrant, & accourant vers elle avec précipitation! ah! belle Salisbury, pardonnez à la violence d'un amour qui n'a pu se contraindre; vous pleurez! &

c'est moi qui ferois couler ces larmes !
Trussel vous auroit-il offensée , en
vous disant que vous êtes la première
beauté de l'Angleterre , que les
plus brillants hommages vous sont
dus ? Ne peut-on avouer le pouvoir
de vos charmes sans vous déplaire ?
Ah ! Madame , songez que c'est vo-
tre Roi , Edouard qui tombe à vos
genoux.

Et en effet , le Monarque n'avoit
pas achevé ces paroles , qu'il étoit aux
pieds de la Comtesse ; elle s'empres-
se de le relever. -- Sire , que faites-
vous ? C'est moi qui me ressouviens
de votre rang ; vous l'oubliez. N'est-
ce pas à mon maître à défendre la
femme du Lord Salisbury contre tout
ce qui pourroit blesser son honneur ?
Si je n'étois point mariée , si j'étois
libre ; si le Ciel m'eût fait naître vo-
tre égale ... Souffrez que je me re-
tire , & pardonnez si je m'interdis
pour jamais votre présence.

Edouard veut suivre la Comtesse.--
Je ne pense pas, Sire, que vous armiez la puissance suprême! Vous qui êtes si grand, si généreux, le modèle des Souverains, voudriez-vous devoir à la puissance ce que l'amour ne sauroit vous donner? Exigez mes tributs de respect, de reconnaissance, d'admiration; ils vous sont entièrement consacrés: mais attendre de moi le moindre retour qui seroit contraire à ma gloire, à la vôtre, l'idée seule est une offense.... Je mérite votre estime; daignez, Sire, triompher de vous-même, comme vous triomphez de vos ennemis. Je forme mille vœux pour votre bonheur, pour l'étendue d'un règne qui sera un des plus brillans de notre monarchie: j'en crois mon cœur...& vous avez tous ses sentimens, hors ceux de l'amour.... Qui! moi! je vous aimerois! Sire, je vous le répète: je suis l'épouse du Comte de Salisbury. Après ce mot,

qu'ai-je à dire à votre Majesté ?
J'ai prononcé notre arrêt à tous deux.

Madame de Salisbury , à ces dernières paroles , s'étoit séparée brusquement du Monarque , & avoit couru s'enfermer dans son appartement. Edouard , désespéré du peu de succès de sa démarche , demande vainement à voir la Comtesse : il ne peut l'obtenir ; il part en proie à différens transports. Quelquefois il s'accusoit de trop de retenue , & formoit le projet de parler en maître ; d'autres fois il concevoit le dessein de se montrer encore plus tendre , & il vouloit ne tenir que de son amour & du tems une conquête qui le touchoit déjà plus que celle de l'Ecosse. Trussel entretenoit cette ardeur qu'irritoit la résistance. Edouard n'étoit pas accoutumé à céder : cependant , il se détermine à ne point employer l'autorité , & court à Londres , l'ame rem-

plie d'une passion dont il auroit craint d'offenser, l'objet.

Que le Roi eût été bien vengé de tout ce qu'il souffroit, s'il avoit eu les yeux de Maly! Le cœur de Madame de Salisbury leur étoit exposé dans tous les divers orages qui l'agitoient. Elle a eu la force de quitter Edouard, de s'imposer l'espèce de loi de ne jamais le revoir: elle n'est pas arrivée dans son appartement, que son courage l'abandonne: -- Maly, il n'étoit que trop vrai qu'on partageoit mes sentiments! je suis aimée; je suis aimée d'Edouard; il m'en a fait l'aveu, & je n'ai point démenti ... ce que je devrois être ... ce que je ne suis point. Non, Maly, non, mon cœur n'est plus à moi. O Dieu! qu'il est difficile de résister, lorsque l'auteur de notre égarement nous est si cher! Cependant je ne le verrai plus, je ne le verrai plus.... je n'en

suis pas moins coupable envers mon mari. Eh! puis-je me justifier à mes propres regards? Arrache donc le trait qui me déchire. Où est mon époux? qu'il vienne, qu'il accoure! Helas! aurois-je bien le front de supporter sa présence, tandis que dans mon ame, ... je la vaincrai, je l'anéantirai, cette passion tyrannique qui semble être née avec moi. Ne me parle jamais du Roi; ne me prononce jamais le nom d'Edouard; Edouard est mon ennemi; Edouard fait mon malheur, ma honte; Edouard.... ah! Maly, Maly, je sens que je l'adore, que j'expire de cet amour, qu'il est offensant pour mon honneur; que le Comte de Salisbury... je lui avouerai tout, il me punira, & m'arrachera la vie! Du moins je puis bien promettre qu'Edouard ignorera toujours l'empire qu'il a sur ma raison, sur tous mes penchans; c'est la dernier fois que je l'aurai vu; c'est la dernière

fois que je t'entretiendrai de mon état déplorable. Ma chère Maly, digne & seule amie que le Ciel m'ait laissée pour me consoler, reçois mes larmes & ma vie ; que je meure dans ton sein !

Et en disant ces mots, la Comtesse étoit tombée dans les bras de Maly. Elle reçoit une lettre de son époux: -- Le Comte revient ! il soutiendra ma foiblesse ! son arrivée empêchera qu'Edouard, & moi, nous n'écoutions un sentiment que tous deux nous devons étouffer.

Mylord Varuccy vient voir sa fille ; il lui demande la cause du profond abattement où il la trouve plongée : elle craint de lui répondre, & d'employer l'artifice. -- Alix, votre mari sera bientôt de retour ; la Cour de France le renvoye sur sa parole : cessez donc de vous allarmer sur son sort. S'il a essuyé quelques disgraces, elles sont bien réparées il a su servir

vir l'Angleterre par une médiation qui fait honneur à ses lumières politiques; il est plus d'une source de gloire pour les hommes qui connoissent le prix de la véritable réputation; vous verrez le Comte dans peu de jours. Ma fille, n'allez donc pas lui montrer une douleur qui altéreroit le plaisir qu'il aura de se trouver dans le sein de sa famille & de ses amis.

Que la Comtesse se trouvoit coupable lorsqu'elle entendoit son père attribuer sa douleur à l'absence de son mari! O mon père, s'écrioit-elle, livrée à la solitude, je vous trompe aussi! qu'une passion insensée entraîne de fautes! je trahis tout ce qui m'environne. Je blesse la confiance, l'amitié, l'amour paternel! je ne me connois plus. Et j'oserai m'offrir aux regards du Comte de Salisbury! Mon malheur, mon crime sont tracés sur mon front! j'ai le cœur trop plein de ce malheureux amour, pour qu'il n'écla-

D

te pas. Mon époux, tout l'univers saura que je suis dévorée d'un feu qui ne peut que me rendre à la fois malheureuse & méprisable.

Edouard, de retour dans sa Capitale, entouré de l'éclat des grandeurs, rappelé à tous les plaisirs, ne pouvoit oublier la Comtesse de Salisbury. Il la revoyoit dans tout ce qui se présenteoit à ses yeux; son cœur sans cesse revoloit vers elle; il éprouvoit que le pouvoir souverain ne remplit point le vuide de l'ame, & qu'elle a d'autres besoins que ceux de l'ambition. C'est en vain que l'art des courtisans, & sur-tout de Trussel, cherchoit à imaginer des amusemens; ils ne pouvoient arracher le Monarque à la profonde tristesse qui le consumoit. Tous ces divertissemens, toutes ces voluptés, dont, en quelque sorte, on l'accabloit, n'étoient point capables d'affoiblir un seul trait de l'image de la Comtesse; un regard de cet-

te femme charmante eût fait goûter à Edouard une ivresse qui rarement est attachée aux plaisirs de la Cour.

Mylord Varruccy entre un matin dans l'appartement de sa fille : -- Je reçois des lettres du Roi : il m'apprend que votre mari arrive incessamment à Londres , & il m'ordonne de vous y conduire. Ces mots frappent la Comtesse ; elle demeure interdite ; elle tâche de dissimuler son trouble , & prenant la parole : -- Le Roi m'appelle à la Cour ? -- Vous y attendrez le Lord Salisbury. -- Eh ! mon père , mon mari ne viendra-t-il point en ces lieux ? pourquoi m'arracher à cette retraite ? -- Ma fille , les moindres volontés des Souverains sont des ordres suprêmes. Notre maître vous donne une marque de bonté : vous devriez y répondre avec plus d'empressement. -- Mylord , si vous saviez.... je serai étrangère dans ce nouveau séjour où vous voulez m'en-

traîner. N'y a-t-il pas de dangers pour une personne de mon sexe à s'exposer au grand jour ? -- Votre sagesse, l'éducation que vous avez reçue, les exemples de vertu que vous avez puisés dans le sein de votre famille: Alix, voilà bien des garants qui m'assurent que vous saurez résister aux séductions qui pourroient chercher à vous surprendre. Encore une fois, ma fille, votre père & votre Roi l'ordonne: vous me suivrez à Londres.

La Comtesse se précipite aux genoux de Varuccy; elle alloit lui déclarer l'aveu que lui avoit fait le Monarque, révéler sa propre foiblesse. Un Lord de la connoissance de son père, étoit entré avec précipitation pour lui demander un service important; la Comtesse les quitte, & va retrouver en pleurant son amie: -- Tu n'auras plus de reproches à me faire, Maly: vante-moi ma glorieuse

viçtoire : mon père a reçu des ordres du Roi de m'amener à la Cour pour me trouver à l'arrivée du Comte. Le croirois-tu ? j'ai eu la force de me combattre ; j'ai dompté le désir qui m'étoit le plus cher. Voir Edouard ! ce plaisir eût-il été un crime ? la vertu ne permet-elle pas ces foibles dédommagemens de tout ce qu'elle nous refuse ? La présence du Roi, un seul de ses regards m'eût fait supporter les peines secrètes que j'éprouve ; cette légère satisfaction n'auroit point offensé un devoir qui, sans doute, est trop rigoureux ; mon cœur n'eût pas formé le moindre sentiment. . . Ah ! ma chère amie, je m'égare, je t'en impose ; je m'en impose à moi-même ; & comment toute mon ame n'auroit-elle pas été remplie du bonheur de voir un Prince. . . Je suis aimée. . . ne crains rien, je saurai résister à mon père, à mes propres desirs ; je n'irai point à Londres ; je resterai dans ce

séjour... je ne puis plus soutenir tant d'orages opposés. Maly, j'ai été sur le point de découvrir tout à Mylord. L'arrivée d'un de ses amis m'a arrachée à cette cruelle extrémité. Sois instruite seule de tout ce qui déchire mon cœur; j'ai besoin que l'amitié vienne m'appuyer. L'amour, quel mot j'ai prononcé, me cause bien des tourmens! Aidée de tes conseils, de ta fermeté, je triompherai. Ah! que je redoute la vue de Salisbury! Qu'un cœur qui aime la vertu, en lui étant infidèle, a de la peine à ne pas se trahir! Qu'on est heureux, lorsqu'on ne s'est point écarté de son devoir! Je l'ai perdu, ce bonheur! jamais je ne le goûterai!

Varuccy fait des préparatifs pour retourner à Londres. La Comtesse, déterminée par son amie à garder le silence, & à ne point s'exposer aux regards du Monarque, prétexte une indisposition; son père s'en sépare, en

lui commandant expressément de venir le joindre à la Cour, aussi-tôt qu'elle sera rétablie. Sa fille le voit partir avec quelque regret: il y a des momens où elle accuse sa sagesse de trop de sévérité. Elle s'interroge sur ce qu'elle désire, sur ce qu'elle veut rejeter; elle voudroit conserver sa vertu; elle pleure sur son sacrifice. La Comtesse de Salisbury adore Edouard, & elle sent tout l'excès de son égarement. Quel sort déplorable que de femmes retrouveront dans ce tableau l'image de leur situation!

Ce n'étoit point assez que Madame de Salisbury eût soutenu les pressantes sollicitations de son père: il falloit qu'elle repoussât des assauts encore plus redoutables. Au moment qu'elle pleuroit dans le sein de son amie, qu'elle succomboit sous tant de combats différens, on annonce un inconnu qui demande un entretien secret. La Comtesse éloigne tout ce qu'

l'entoure , & demeure seule . L'in-
connu entre , & présente une lettre :
-- Voici, Madame , ce que le Roi
m'a ordonné de vous rendre à vous-
même . Le Roi , dit Madame de Sa-
lisbury ! Elle ne peut cacher son
trouble ; elle ouvre la lettre d'une
main tremblante , & lit ces mots :
» Vous faut-il, Madame, des ordres
» absolus pour vous appeller à la
» Cour ? Jamais la voix du maître
» ne se fera entendre ; ce sera celle
» de l'homme qui vous est le plus
» soumis . Belle Salisbury , l'amour
» n'est-il pas au-dessus de tous les
» monarques de la terre ? C'est E-
» douard qui est votre sujet : vous
» êtes ma souveraine ; oui, vous don-
» nez des loix à ce cœur qui jusqu'
» ici n'avoit brûlé que de l'ardeur
» des combats , & n'avoit connu de
» passion que celle de la gloire . Je
» puis commander à l'Angleterre , &
» je ne saurois maîtriser un penchant

„ que votre absence ne fait que for-
„ tifier. Venez, charmante Salisbury,
„ embellir le séjour de la grandeur;
„ ne craignez point que j'aie recours
„ à l'autorité. S'il m'étoit permis,
„ toute ma Cour ne vous parleroit
„ que de ma tendresse : mais je ne
„ prétends point vous contraindre :
„ qu'un époux soit mon heureux ri-
„ val; qu'il ait votre amour; je ne
„ veux que vous voir, adorer en si-
„ lence vos charmes, envier tous bas
„ leur fortuné possesseur. Votre pè-
„ re vous attend, le Comte est prêt
„ à se rendre ici. Votre Roi, ah,
„ ce n'est point le Monarque qui
„ vous écrit, votre amant, mais vo-
„ tre amant le plus discret, le plus
„ désintéressé n'obtiendrait-il point
„ une réponse?

P. S. „ Si je ne puis jouir de vo-
„ tre présence qu'à la cruelle con-
„ dition de ne vous point parler de
„ mon amour, songez que je m'im-

„ poserai un silence éternel ; oui , je
„ saurai me taire : mais , adorable
„ Salisbury , que je vous voye ! que
„ mes yeux s'attachent sur les vô-
„ tres ! que mes regards vous expri-
„ ment une ardeur dont ma bouche
„ s'interdira l'aveu. Jamais , jamais
„ je ne vous en parlerai ; je me con-
„ tenterai d'admirer , d'adorer en se-
„ cret la divinité de mon cœur. Les
„ Rois ont donc des maîtres ! c'est à
„ vous que l'Angleterre obéira ”.

La Comtesse ne sait à quel senti-
ment s'arrêter ; des mouvemens con-
fus se sont élevés dans son ame. La
vertu , son devoir , son amour , &
c'est-là un de ses plus redoutables
ennemis , la combattent , triomphent
tour-à-tour. Elle court , veut pren-
dre la plume ; elle reste en suspens.
Madame , lui dit l'inconnu , le Roi
attend une réponse. . . Une réponse ,
s'écrie Madame de Salisbury ! eh ! qu'
exige le Roi ? . . . Je ne paroîtrai ja-

mais en sa présence ; dites-lui non, il faut que je lui écrive, qu'il sache... il me rend bien malheureuse !

Cette victime d'une passion qui avoit pris trop d'empire, étoit livrée à une agitation qu'elle n'avoit point encore éprouvée. Cependant elle se détermine, & trace ce billet trempé de ses larmes. „ Une réponse, Si-
„ re ; & que voulez-vous que je vous
„ écrive ? je n'aurai toujours qu'un
„ seul mot à vous opposer : il n'en-
„ traîne aucune explication : je suis
„ la Comtesse de Salisbury ; c'est-là
„ tout ce que votre Majesté doit se
„ dire, se répéter, ce que je me re-
„ dirai cent fois à moi-même. Souf-
„ frez donc, Sire, que je demeure à
„ jamais éloignée de votre présence.
„ Ce seroit à mon Souverain à me
„ représenter mes devoirs, si j'étois
„ capable de m'en écarter. Mon séjour
„ à la Cour ne contribueroit point à

» vous rendre une tranquillité qui
» est nécessaire à votre bonheur , à
» celui de l'Etat , ajouterai-je , au
» mien , hélas ! Sire , il est dange-
» reux de soutenir la vue d'un hom-
» me qui règne sur les autres , &
» qui peut sans crainte dire qu'il
» aime. Que mon père , que mon
» époux ignorent une passion à la-
» quelle l'un & l'autre nous devons
» renoncer. Tous mes respects , tous
» mes hommages d'estime , d'admi-
» ration , de reconnoissance même ,
» je puis les mettre à vos pieds ;
» mais ma tendresse , Sire... Ne
» m'est-il pas défendu de disposer de
» mon cœur ? ce cœur que vous ty-
» rannisez , est il à moi ? Oui ! vous
» le tyrannisez. Ah ! Prince , laissez-
» moi dans ma retraite ; si mes lar-
» mes peuvent vous plaire , ce pa-
» pier en est arrosé : ne m'écrivez
» plus , ne m'écrivez plus ; oubliez-
» moi , & ne cherchons point à nous
» voir.

„ voir. Non , ne nous voyons ja-
„ mais ”.

LA COMTESSE DE SALISBURY.

La Comtesse vole vers Maly. -- E-
douard m'a écrit : voici sa lettre , &
je lui ai répondu. -- Comment ? Oh !
ne crains point qu'il me soit échap-
pé le moindre mot que j'aye à me
reprocher ! -- Mais , ma chère Com-
tesse , répondre , n'est-ce pas marquer
une complaisance qu'accuse une ver-
tu délicate ? -- Maly , tu me perces
les cœur ! il falloit bien donner au
Roi une raison de mon éloignement
de la Cour ; non je ne lui ai point
dit... sois sûre que ma foiblesse n'a
point éclaté ; ce n'est qu'à tes yeux
que je suis si peu digne d'estime !
mais plains-moi , aime-moi , Maly.
Edouard saura que je le fuis , que je
ne trahirai point mon honneur , que
je resterai fidèle à mon époux ... Tu
me fais trembler : ma réponse seroit-
elle susceptible d'une interprétation

E

favorable au penchant que tous deux nous devons condamner? L'ai-je bien assuré que son amour m'offensoit, qu'il ne m'en a point inspiré, que je n'existe que pour le Comte de Salisbury? Le désordre de mes sens auroit-il passé dans ma lettre! Oui, que mon époux revienne promptement; sa présence m'avertira de mes devoirs. Pourquoi ai-je vu le Roi? pourquoi m'a-t-il écrit? Cruelle! devois-tu me quitter, lorsque cet inconnu est entré dans mon appartement? J'ai fait retirer tout ce qui m'entouroit; mais ces ordres ne s'étendoient point sur l'amitié. Si tu fusse restée près de moi, j'aurois eu plus de fermeté; je n'eusse point écrit. Me voilà saisie d'une crainte qui vient encore augmenter mes peines. Du moins si j'étois foible, si je dévorais mes larmes, Edouard, tout l'univers l'ignoroit; il n'y avoit que le Ciel, & toi seule, devant qui

j'eusse à rougir! S'il faut que le Roi ait surpris dans ma lettre quelques-uns de ces sentimens qui ne sont connus que de toi, quel malheur! quelle honte! Je voudrois, Maly... expirer avant que d'avoir revu mon époux. Il n'y a que la mort qui puisse me délivrer d'une situation si cruelle!

Madame de Salisbury en effet succomboit sous les tourmens secrets dont elle étoit accablée. Sa lettre n'avoit servi qu'à enflammer davantage Edouard. L'œil pénétrant des courtisans cherchoit à saisir la cause de la sombre mélancolie où s'abandonnoit le Monarque. Retiré au fond de son palais, il ne conversoit qu'avec le seul Trussel, & la Comtesse de Salisbury étoit l'unique sujet de ses entretiens. Tantôt il vouloit agir en maître irrité, & que l'objet de sa passion fût amené à l'instant à la Cour. Son lâche courtisan l'échauf-

foit dans l'idée d'abuser du souverain pouvoir. Tantôt le Prince agité d'autres transports, s'écrioit qu'on ne lui parlât plus de la Comtesse, qu'il l'oublieroit, qu'il l'avoit oublié : -- Oui, Trussel, c'est une ingrante, indigne de la folle ardeur dont je suis épris. Dédaigner son roi, le voir à ses genoux, & ne pas donner la plus foible marque de sensibilité ! Elle met sur le compte de sa vertu des sentimens. . . qui, sans doute, ne partent que de son indifférence, de son mépris pour son maître; peut-être on me sacrifie à un rival qui insulte à ma foiblesse; s'il étoit vrai... c'est alors que tout le caractère d'Edouard se déploieroit. Il sait se venger, il sait ce qui est dû à son rang, à son amour. Hélas! le Monarque est encore bien moins outragé que l'amant, & dans mon Royaume, dans le monde entier, qui peut avoir ma tendresse ? Je ne de-

mandois qu'à la voir, qu'à goûter le spectacle de ses charmes, qu'à attacher mes yeux sur ces yeux que j'idolâtre! Elle me reproche, Trussel, de faire couler ses pleurs! Qui moi! moi, que je sois la cause qu'il échappe une larme, une seule larme à la Comtesse de Salisbury! Non, je ne l'affligerai point; que mon cœur en soit déchiré, je saurai me résoudre à ce cruel sacrifice, m'imposer la loi de ne jamais la voir! Je lui prouverai que son roi est soumis à ses volontés. Qu'elle ne se présente point à mes regards, jamais, jamais... & c'est moi qui profère ce mot... Il n'importe, je suis roi; je veux l'être; je veux vaincre ma passion. Edouard doit être un modèle pour ses égaux; ce n'est qu'à force de surmonter les obstacles & d'assujettir la nature, que l'on peut s'élever au rang de grand homme; j'y parviendrai. (Le Lord Varuccy, s'offre

aux regards du Monarque.) Varuccy, il ne faut point contraindre votre fille; qu'elle reste a Salisbury; je ne retiendrai point long-tems le Comte, & il volera auprès de son épouse. (Le Lord s'étoit retiré.) Eh bien, Trussel, Edouard est-il digne de porter la couronne? Tu le vois: je sais m'immoler: mais que le premier de mes sujets que l'amour aura égaré, redoute un maître inflexible; je voudrois punir de ma victoire l'univers entier.

Edouard verse des larmes: -- Et le Roi d'Angleterre, Edouard pleure! & pour une femme! elle est maîtresse de mon ame! je fais trembler l'Ecosse, & je n'ose déplaire à la Comtesse de Salisbury! Ah! Trussel, que l'amour change un cœur! je ne me connois plus! je suis.... le plus foible de hommes!

Trussel s'efforce de présenter au Monarque tout ce qu'il doit à sa

grandeur. -- Trussel, écartons le maître : l'amour ne se plaît que dans l'égalité ; c'est peut-être mon rang qui empêche la Comtesse de me payer d'un retour que j'ai mérité. Je porterai mes sentimens à un degré qui du moins m'obtiendra son estime. Je Pai résolu : elle ne paroîtra point à ma Cour. Je me bornerai à l'aimer, à l'idolâtrer dans le fond de mon cœur. Elle seroit bien injuste, bien barbare, si elle ne me plaignoit pas! ... Trussel, crois-tu que Madame de Salisbury me haïsse? Sa lettre est d'une femme sensible, à qui son devoir & la vertu sont chers. Si elle n'étoit pas enchaînée par un hymen, qui m'est odieux, peut-être eussé-je pu concevoir quelque espérance ; elle seroit venue à ma Cour ; elle n'auroit pas évité ma vue... Je m'égare dans mille projets qui se détruisent successivement. Trussel... je ne serai jamais un tyran ; la Comtesse de Sa-

lisbury jouira de toute sa liberté, & mon amour ne causera qu'à moi seul des peines qui me flatteront encore, puisque la Comtesse en sera l'objet.

C'est ainsi qu'Edouard savoit concilier le monarque & l'amant. S'il eût suivi les conseils empoisonnés du vil Trussel, ce prince n'eût été qu'un roi ordinaire: mais le grand homme avoit la force de se consulter soi-même, & il lui étoit impossible de descendre de cette grandeur qu'il imprimoit sur toute l'Angleterre. Un héros peut éprouver des foiblesses: mais il est rare qu'il y succombe.

Maly, différente du confident d'Edouard, excitoit dans le cœur de son amie, l'amour de l'honneur & de la vertu. Elle armoit jusqu'à l'orgueil, contre un sentiment qu'elle aidoit la Comtesse à repousser. Eh! que de triomphes sur nos passions la vanité nous fait remporter! qu'il est peu de ces victoires imposantes qui soient

Pouvrage du pur amour de nos de-
voirs ! La vertu sans mélange res-
semble assez au sentiment désinte-
ressé : on en parle beaucoup , & on
en cherche encore des exemples.

La Comtesse de Salisbury tomba
malade . Il y avoit des momens où
elle regrettoit de n'avoir point suivi
à Londres Mylord Varuccy ; ensuite
elle demandoit pardon à Maly de
ces mouvemens qui blessoient sa gloi-
re ; elle se condamnoit au jugement
même de sa propre raison.

Un exprès arrive de Londres , qui
apporte à la Comtesse une lettre de
son père. Le maintien de cet hom-
me annonçoit une nouvelle désagréa-
ble. La fille du Lord Varuccy est
incertaine sur le coup qui la mena-
ce ; elle se détermine enfin à lire ce
que Mylord lui écrit. „ Ma fille, (lui
„ disoit-il dans cette lettre) voici le
„ moment où il faut vous armer de
„ ce courage que vous avez puisé

„ dans mon sang. La véritable gran-
„ deur est en nous ; celle que nous
„ tenons de la fortune, s'évanouit
„ comme les autres illusions qui com-
„ posent le mensonge de la vie. Vous
„ attendiez avec impatience votre
„ époux ; il vous alloit faire parta-
„ ger les nouveaux bienfaits que lui
„ préparoit son maître. Le Souverain
„ suprême, qui commande à tous les
„ Rois de la terre, n'a pas voulu
„ que le Comte de Salisbury jouît
„ plus long-tems des bontés de notre
„ Monarque. En un mot, ma fille,
„ je vous le répète : vous avez de
„ la religion, de la fermeté ; vous
„ devez être résignée aux plus cruels
„ événemens : une maladie précipitée
„ vient de nous enlever le Comte...”
Madame de Salisbury n'achève point
la lettre : elle la donne à Maly qui
étoit avec elle, en s'écriant : Vois
jusqu'à quel point le sort me pour-
suit : la mort vient de m'enlever mon
époux!

Maly continue de lire : elle est instruite de tous les détails relatifs à cette perte qui auroit été encore plus foudroyante pour une femme ambitieuse : mais la Comtesse ne regrettoit point le degré d'élevation où l'auroit portée son union avec le Lord Salisbury ; elle ne ressentoit que la privation d'un époux qu'elle estimoit, & qu'elle auroit peut-être aimé, si elle eût eu le tems de vivre avec lui. Sa délicatesse se faisoit des reproches qu'elle ne cherchoit point à détourner, & qui rendoient cette perte plus sensible : -- Il faut, Maly, que je t'ouvre mon cœur : un mouvement affreux vient de s'y élever ; je me fais honte à moi-même... au milieu de ma douleur, une sorte de satisfaction... Je reparerai ce crime ; oui, c'en est un dont je me punirai ; je vengerai les mânes du Comte de Salisbury, des torts que j'ai pu avoir, tandis qu'il vivoit ; sa veuve aura

un courage & une fidélité que n'eut point son épouse. Le Roi pourra reprendre des espérances qu'il devoit avoir abandonnées; il connoitra que l'estime & le devoir vont quelquefois aussi loin que l'amour. Salisbury dans le tombeau a déjà acquis sur mon cœur des droits que lui disputoit ma foiblesse. Maly, j'expierai mes fautes, en m'armant de la plus austère sévérité contre moi-même; & mon orgueil est intéressé à défendre ma vertu.

Edouard, dans la personne du Comte, se voyoit enlever un des soutiens de sa couronne: il le regretta comme un citoyen utile dont étoit privée l'Angleterre, & comme un favori qui aimoit sincèrement son maître. Si les hommes ont à se plaindre de trouver peu d'amis, c'est sur-tout aux Souverains que ces plaintes sont permises: la grandeur semble, encore plus que l'infortune, éloigner l'amitié; la nature pardonneroit-elle moins l'élévation

tion

tion que le malheur? Salisbury étoit attaché à Edouard, & non au Monarque de la Grande-Bretagne. Cependant à travers les regrets qui échappoient au Prince, l'amour revenoit mêler ses plus vifs transports. Edouard ne pouvoit se dissimuler qu'il se voyoit sans rival, que la Comtesse étoit dégagée d'un nœud, qui jusqu'à ce moment avoit dû les arrêter l'un & l'autre. Enfin, tout ce qu'il aimoit étoit libre; cette image fixoit ses regards; & si quelque téméraire lui disputoit le cœur de Madame de Salisbury, alors il n'avoit rien à ménager: il étoit permis au roi d'appuyer les prétentions de l'amant.

Le Comte ne laissoit point d'enfans. La loi obligeoit sa veuve de renoncer au Comté dont la possession retournoit à la couronne. Ramenée par cet événement à Londres, chez son père, il falloit que Madame de Salisbury se rapprochât d'un objet,

F

d'autant plus redoutable, qu'elle ne pouvoit parvenir à y songer même avec indifférence. Quoi, disoit-elle, à l'instant que j'attendois mon époux, & que sa présence m'eût donné des armes contre un penchant que je dois bannir de mon cœur, je retombe dans un abyme encore plus profond; je perds mon mari, que j'ai offensé; oui je l'ai offensé; hélas! je ne saurois me le cacher. Je n'ai plus de soutien! j'espérois m'ensevelir dans cette retraite, y mourir; & voilà qu'un sort affreux me rappelle dans un séjour où je serai près d'un ennemi, qui n'est pour moi que trop à craindre! Mon père surprendra mon trouble, m'accablera de réprimandes que j'aurai méritées; il m'ôtera sa tendresse, son estime; tout Londres sera instruit de ma passion insensée. Que dois-je attendre d'Edouard? Je n'aurai plus des liens sacrés à lui opposer: il osera se prévaloir d'une es-

pèce de liberté que je semble avoir acquise!... Eh! quelles seroient ses espérances?... Maly, c'est ici que l'honneur, que l'orgueil doivent me soutenir. Qui! moi! la fille du Lord Varuccy, la veuve du Comte de Salisbury... j'écouterois une erreur.... Non, Maly, non, repose-toi sur mon amour pour la vertu, pour la véritable gloire. On peut avoir son cœur déchiré par une passion malheureuse; mais succomber, céder... n'est-il pas facile de terminer ses jours? quand on a la fermeté d'embrasser ce parti, qu'auroit-on à redouter? La mort est au-dessus des foiblesses & des rois. Allons donc à Londres; volons dans le sein de mon père; son exemple enflammera mon courage; je fais serment de ne point parler à Edouard, de ne point le voir, dirai-je, hélas! de ne point y songer!... Tu verras si je suis indigne de ton amitié; tu

reconnoîtras la fille du Lord Varucy. Partons.

La Comtesse, en quittant le château de Salisbury, ne put s'empêcher de répandre des pleurs. Elle détournoit souvent la tête ; elle porta encore les yeux vers sa retraite. Quand elle l'eut perdue de vue : Hélas ! s'écria-t-elle, il faut donc renoncer à cet asyle ! Du moins j'y pouvois verser des larmes en liberté ; je n'avois d'autre témoin de mon égarement, & de ma tristesse, que ma chère Mally. Il y a quelques douceurs dans les peines, lorsqu'on peut laisser éclater sa sensibilité, & qu'on n'est point obligé de montrer un visage différent de son cœur. Il m'étoit permis de soupirer, d'épancher mon ame, de parler d'une foiblesse, que je cacherai à tous les yeux : tout me sera interdit, plus de consolation. Ah ! digne amie, ne m'abandonne point ; le Ciel m'envie-

roit-il encore ce dédommagement des maux que j'éprouve?

Elles arrivent à Londres. Varuccy, qui pense toujours que la mélancolie où sa fille est plongée, n'a d'autre motif que la mort du Comte, s'efforce de l'en retirer; il veut la conduire chez le Roi. — Que me proposez-vous, mon père? sous ces vêtements de deuil, j'irois... Laissez-moi à ma douleur; que je sois oubliée; mon père, souffrez que je vive ici dans la retraite la plus profonde.

Le Lord ne veut point contraindre sa fille; il fait part au Roi des raisons qui la retiennent loin de la Cour. Edouard feint d'en être satisfait. Seul avec Trussel, il exhale une ame trop gênée par l'embarras des grandeurs. — L'ingrate! elle me refuse jusqu'au plaisir innocent de la voir! & elle rejette sa barbarie sur la bienséance, sur des devoirs dont elle s'affranchiroit aisément, si du moins

elle connoissoit la sensibilité! Je ne lui demandois que sa présence, qu'un seul regard, & elle s'obstine à ne point m'accorder ce foible prix de tout ce qu'elle me fait souffrir... de tout ce qu'elle me fait souffrir! Et c'est un roi qui parle, le Souverain de l'Angleterre, Edouard! Sire, dit Trussel, c'est en effet compromettre la majesté que de supporter plus long-tems une telle audace. La fille de Varucey n'a-t-elle pas à se féliciter de ce qu'un aussi grand monarque que vous ait bien voulu jeter les yeux sur elle? Son mari est dans le tombeau; elle n'est plus enchaînée par des liens qu'il ne tenoit qu'à l'autorité de rompre; & vous avez poussé la bonté jusqu'à ne point user de votre pouvoir. Aujourd'hui qu'auroit-elle à vous opposer? Sa vertu? La vertu est d'obéir à son maître; c'est le premier devoir, la première loi d'un sujet. Sire, ne croyez point à ces mots imposants,

faits pour éblouir le vulgaire des hommes; cette résistance offensante qu'il plait à la fille de Varuccy de décorer d'un nom fastueux, n'est peut-être que l'effet d'une intrigue qu'on a l'adresse de vous dérober. On vous préfère un rival, & on s'enorgueillit de montrer de l'indifférence pour un roi; c'est un trophée insolent pour la beauté. Voilà, n'en doutons point, où se réduit cette vertu si fière, si insultante... Je ne suis point aimé, s'écrie Edouard, & un autre... oui, tu es éclairé sur les motifs de ses refus; & plus j'examine... je cède à tes conseils; tu es entré dans mon cœur; il est tems d'adoucir la blessure qui le déchire; ce n'est point en vain que le Ciel m'aura donné le droit de commander. Le dernier de mes sujets peut satisfaire ses passions, & j'étoufferois les miennes!... Je ferai mon bonheur; il dépend de la conquête d'un cœur que

nul autre sur la terre n'osera me disputer... Trussel, cours chez Madame de Salisbury; demande à lui parler; dis-lui qu'elle paroisse à la Cour, que je le désire, que je l'ordonne, que je le veux; vas, vole.

L'adroit courtisan s'applaudissoit de servir les foiblesses de son maître, & il formoit en même-tems le projet de perdre Varuccy dans son esprit; il se dispose à exécuter ses ordres.

Edouard seul, rendu à lui-même, interroge son cœur, ne tarde point à l'écouter; & ce cœur noble & généreux, malgré toutes les bassesses, tous les genres de séduction que déployoient les corrupteurs de Cour, lorsqu'il suivoit ses propres mouvemens, se déterminoit toujours à la grandeur, à l'équité, à cette dignité de l'homme qui constitue le mérite personnel, & qui ajoute tant à la majesté. J'ai cédé, se dit le Prince,

aux sentimens de Trussel; non, ce ne sont pas les miens qu'il va suivre. Me voilà donc avili par une passion qui me met au niveau des mortels les plus foibles, les plus méprisables! Je suis dépositaire de l'autorité suprême; & au-lieu de m'en servir à rendre mon peuple heureux, à soumettre les Ecossois, dont l'audace me brave, à m'élever par l'éclat de mon règne au-dessus de mes prédécesseurs, je ne serai roi que pour tyranniser une malheureuse femme, qui veut conserver sa vertu, qui, sans doute, ne sent pour moi aucun de ces transports qu'elle ne m'a que trop inspirés! & je manquerai à l'honneur, à l'humanité! j'outragerai la mémoire d'un homme qui fut mon ami! sa veuve sera le jouet de mes folles erreurs! je porterai la désolation, la mort dans le sein de Varucy dont je dois respecter moi-même la fermeté! je ferai couler les lar-

mes... de tout ce que j'adore! Non, ce n'est point par de tels moyens que je veux conquérir le cœur de la Comtesse de Salisbury; je veux être son amant le plus tendre, le plus circonspect. (Edouard appelle quelques-uns de ses domestiques.) Qu'on aille promptement chez le Lord Trussel! courez, qu'il ne fasse rien sans m'avoir vu; je l'attends. Quel plaisir je goûte en cedant à la voix de mon cœur! Salisbury! cruelle! si vous ne m'aimez pas, du moins je veux que vous m'estimiez, que vous m'admiriez, que vous me plaigniez. Ah! je mériterai tous vos sentimens; je vous ferai voir une tendresse si vive, si pure!... mes vertus seront votre ouvrage. Je toucherai votre ame; la noblesse de mes procédés vous désarmera.... je retrouve la grandeur que doit avoir le Roi d'Angleterre. (Il aperçoit Trussel.) Vous n'avez point encore rempli mes volontés?—

Sire, je me préparois à me rendre chez Madame de Salisbury. -- Non, Trussel, non; je me suis consulté: il ne convient point à Edouard d'employer la violence pour s'assurer un cœur rebelle à ses vœux... gardez-vous bien d'aller chez la Comtesse; je la vaincrai par d'autres armes. -- Quoi! Sire, vous souffrirez... -- Tout, mon ami, plutôt que la fille de Varucy ait à m'accuser du moindre coup d'autorité. -- A votre place, Sire... -- A ma place, vous feriez ce que je fais; vous pensez vous parlez comme Trussel; & moi je parle, & j'agis comme Edouard. C'est à nous à donner des exemples de vertu & de magnanimité; & que nous serviroit d'être supérieurs au reste des hommes, si nous avions leurs foiblesses, leurs désirs bornés? Trussel, je veux monter à l'univers que j'ai l'ame d'un Roi. Ce n'est point l'appareil des fausses grandeurs qui doit m'enorgueillir; c'est

sur la noblesse de mes sentimens que je fonde la fierté dont je veux me parer à mes propres yeux. La Comtesse de Salisbury ne sera point asservie à mes caprices : allez , & ne me donnez jamais que des conseils qui soient dignes de moi.

Edouard se félicitoit de cet effort héroïque : mais qu'il lui coûtoit cher ! que de mouvemens divers l'emportoient successivement ! combien d'instans où tous ces projets de générosité s'évanouissoient !

La Comtesse n'éprouvoit pas une agitation moins violente. L'image de la perte de son mari s'effaçoit ; celle d'Edouard au contraire se gravoit tous les jours plus profondément . Eh bien ! disoit-elle , à Maly , es-tu contente de ton amie ? ai-je assez d'empire sur un sentiment auquel le tems ne fait que prêter de nouvelles forces ? Maly , je ne puis me dérober à des reproches secrets ! mon père continue
de

de croire que la mort d'un époux entretient cette tristesse dont je suis consumée! Eh! que diroit-il, si ce cœur me trahissoit? Penses-tu que le sacrifice que je me suis imposé ne soit point assez grand? de quoi la vertu auroit-elle à m'accuser? je vivrai, je mourrai pour elle: mais, ma chère amie, crois-tu que je l'offenserois, en reportant mes yeux..... tu ne m'entends point? -- Quoi! vous voudriez que je misse dans vos mains ce portrait?... -- Je ne demande, Maly, qu'à y jeter un regard, un seul regard, & je te le rends pour la vie. -- Non, je ne céderai point à vos désirs: je sers votre raison, votre honneur; vous avez donc formé le dessein d'entretenir une passion qui sera pour vous une source de chagrins inévitables? -- Maly, pardonne, pardonne; ton amitié mérite toute ma reconnoissance; je t'invite moi-même à t'armer contre moi; non,

G

que ce fatal portrait ne revienne jamais sous mes yeux; bannissons, s'il se peut, de mon ame un objet qui n'est que trop victorieux de tous mes efforts.

Edouard avoit écrit plusieurs lettres à la Comtesse de Salisbury, sans pouvoir en obtenir aucune réponse. Le Monarque alloit éclater. L'orgueil d'un amant, encore moins celui d'un roi, ne souffre point d'humiliations. Trussel nourrissoit le penchant trop décidé qui portoit souvent Edouard à n'écouter que son emportement.

Le hasard avoit amené à la Cour d'Angleterre un Chevalier François qu'on nommoit Eustache de Ribbaumont, le même qui, dans la suite, eut l'honneur de se mesurer avec Edouard. Il possédoit au plus haut degré toutes les qualités qui sembloient attachées à l'esprit de la chevalerie; il étoit d'une franchise singu-

lière, & sur-tout le *champion déclaré des Dames*. Ribaumont n'eut pas de peine à se concilier la bienveillance du prince anglois, dont l'ame respiroit toute la noblesse chevaleresque, & il mérita bientôt de la part de ce Prince une confiance sans réserve. Edouard l'instruisit de son amour pour la Comtesse de Salisbury, & lui apprit avec douleur qu'il jouoit le triste rôle d'amant malheureux. Il ajouta que, las d'essuyer des hauteurs rebutantes, il étoit prêt de recourir au suprême pouvoir, & il ne dissimula point que Trussel l'échauffoit dans ce projet. Sire, dit Ribaumont, Trussel n'est pas un brave Gentilhomme; je le dirois à lui-même, puisqu'il ose vous donner de semblables conseils: votre Majesté n'est point faite pour les suivre. Il faut tenter tous les moyens que la chevalerie & l'amour vous permettent, & ils vous attireront, j'ose l'espérer, les bonnes graces de la Com-

tesse. Sur-tout, Sire, gardez-vous bien de présenter jamais la suprême puissance. *En amour, le plus gentil chevalier est roi.* Mettez en usage tous les heureux présens que vous avez reçus de la nature; ils valent bien les avantages de l'autorité. -- Mais, Ribaimont, si je ne réussis point?.. -- Alors, Sire, de la grandeur d'ame, plaignez-vous en vous-même, & faites éclater la générosité du Souverain de l'Angleterre. -- Et si j'avois un rival? -- Eh bien, Sire, il ne faudroit pas lui opposer le Roi, mais disputer à qui sauroit le mieux aimer; il faudroit déployer tous les secrets de l'art de plaire; ce seroit à Madame de Salisbury à décider & à donner le prix. Votre Majesté ne doute pas qu'après le Roi de France, mon légitime souverain, elle soit la personne dans le monde pour laquelle je suis pénétré d'une plus haute estime, de tous les sentimens

de vénération: mais si j'avois l'honneur d'être votre rival, & que je fusse préféré, je ne sais si mon respect, Sire, iroit jusqu'à vous immoler mes droits sur le cœur de ma maîtresse. Tous les sacrifices vous les pourriez attendre de mon dévouement, hors celui de l'amour. Souffrirez-vous, Sire, que je continue de vous parler avec cette vérité qui est digne de vous? Ce n'est ni par des ordres exprès, ni par des plaintes, que vous parviendrez à toucher celle que vous aimez. Croyez-en les François lorsqu'il s'agit de tendresse: le premier art *en courtoisie* est de plaire, de flatter la vanité, ou d'exciter le plaisir. Je pense à un expédient dont le succès est presque assuré; donnez des fêtes, & que Madame de Salisbury en soit l'objet caché. J'ose répondre à votre Majesté, que cette galanterie lui sera agréable. Une belle femme est une sorte de divinité qui de

mande un culte & des honneurs. Rien ne la séduit plus qu'un hommage d'éclat. Sire, nous imaginerons ensemble quelques amusemens qui soient du goût de la Comtesse, & qui l'entraînent à sa retraite.

Edouard embrasse Ribautmont: -- *Gentil Chevalier*, mon sort est entre vos mains; ordonnez, & l'on s'empresera d'exécuter. Je veux que la magnificence soit réunie à tout ce que vous aurez jugé être de plus galant. Ne ménagez point le dépense; songez que c'est un Roi qui se charge des frais, & que ce Roi est l'aimant le plus passionné.

Ribautmont se piqua de remplir les désirs du Monarque. On proclama un tournoi où la noblesse Angloise fut invitée, ainsi que les Gentilshommes étrangers qui se trouvoient à Londres. Edouard ne manqua point de se parer des couleurs de la Comtesse de Salisbury; son écharpe noire &

rouge éclatoit du feu des diamants, Ribaimont entra aussi en lice, il rompit plusieurs lances pour la *beauté inconnue*. La devise du Roi, représentée par un Persan qui adoroit le soleil, offroit ces mots: „*Je l'adore, quoiqu'il me brûle.*” Ribaimont, en courtisan françois qui sait alier la noblesse de l'ame, & l'ingénieuse galanterie, eut l'adresse de ménager le prix au Souverain. Edouard s'en aperçut; & pénétré de l'honnêteté du procédé, il ne peut s'empêcher d'en témoigner sa reconnoissance. -- Brave Chevalier, vous autres François, vous êtes galants envers vos amis comme à l'égard de vos maîtresses; *grand merci* de la victoire; j'en garderai l'honneur, puisque vous le voulez; mais chaque chose ici aura sa récompense: c'est moi qui vous donne celle de l'amitié. Et aussitôt le Roi détache de son casque une superbe

aigrette de diamants, & s'empresse d'en décorer celui de Ribaumont.

La Comtesse de Salisbury n'assista point à ces fêtes. Edouard s'étoit flatté que la curiosité & le goût de spectacle l'y attireroient : elle persista à demeurer dans sa solitude. Cependant elle ne cessoit d'interroger Maly sur les moindres particularités ; elle se faisoit raconter les plus petits détails. Que sa sensibilité fut intéressée, lorsqu'elle apprit quelle étoit la devise d'Edouard, & qu'il avoit adopté *ses couleurs* ! Elle revenoit sans cesse à ce témoignage de l'amour du Prince, & la devise lui prouvoit qu'il avoit autant de discrétion que de tendresse.

Plusieurs *entremets* des mieux imaginés terminèrent ces fêtes. On en donna un sur-tout qui étoit un emblème ingénieux, dont il ne fut pas difficile à la Comtesse, & même aux favoris d'Edouard, de pénétrer le

sens. Le théâtre représentoit une espèce de camp. On y voyoit Achille essayer différentes armes. Pallas lui montrait des drapeaux, & des couronnes de lauriers: il courroit avec précipitation vers la Déesse. Déidamie, sous la figure d'une jeune personne remplie de charmes, s'offroit aux regards du héros: il quittoit brusquement Pallas, & alloit se jeter aux pieds de Déidamie. Elle le repoussoit; elle le fuyoit: il n'en paroissoit pas moins empressé à suivre ses pas. La Gloire descendoit dans un nuage, & l'Amour entroit d'un autre côté sur la scène. Achille les regardoit tous deux en soupirant, & faisoit entendre par son jeu, qu'il vouloit les réunir l'un & l'autre. Un Génie désigné par un enfant, suspendoit au fond de la salle un tableau qui représentoit Déidamie sur un trône, & au bas étoient écrit en lettres lumineuses ces deux mots: *La victoire, & Déidamie.*

Madame de Salisbury étoit demeurée obstinée à ne point se montrer. Ces représentations ne produisirent pas plus d'effet que le tournoi & les joutes. Ribault s'avoit vaincu dans l'art *d'attirer les Dames* & le ressentiment d'Edouard contre la Comtesse, égaloit son amour.

Cependant elle ne souffroit pas moins que le Roi. Son père lui faisoit des reproches continuels sur cette vie retirée où elle ensevelissoit sa jeunesse. Pensez-vous, lui disoit-il, que je veuille vous voir condamnée à traîner un éternel veuvage? Ignorez-vous, ma fille, que je n'ai d'enfant que vous & m'envieriez-vous la douceur de laisser un héritier de ma maison? Déjà plusieurs partis se sont présentés; êtes-vous décidée à ne jamais paroître à la Cour? La tristesse doit avoir un terme. A ce mot, la Comtesse éprouve un embarras qui ne lui reprochoit que trop la véritable cause de ses lar-

mes. Le Lord continue : Ne, ferez-vous rien pour un père qui sans doute, a sur vos sentimens des droits aussi sacrés que ceux de votre époux? Je ne vous désapprouve point de chérir sa mémoire : mais, je le redis, vous avez des devoirs à remplir. Nous manquons à notre maître qui m'a comblé de bienfaits. Est-il sur la terre un roi plus digne de notre amour? votre cœur... -- Ah! mon père... c'est mon cœur... Oui, mon père, notre Monarque mérite nos hommages... & qui plus que moi sent tout ce que nous lui devons? Mon père, il est... -- Le plus grand des Souverains qu'ait eus l'Angleterre : cet éloge est consacré par la vérité même. Edouard répand ses faveurs sur-tout ce qui l'environne; & avec quelle noblesse il les distribue! Exact sur-tout à tenir sa parole, je ne sais ce qui peut l'arrêter: il alloit épouser la fille du Comte de Haynaut... -- Il ne

l'épousera point, mon père? -- Il diffère toujours ce mariage auquel sont attachés les intérêts de l'Etat, & l'on ignore les motifs de ce retardement. Madame de Salisbury répète: Il ne se marieroit point? -- Il n'est pas possible qu'il refuse plus long-tems cette satisfaction aux vœux d'un peuple entier. Depuis quelques mois, il est pénétré d'un sombre chagrin dont la cause nous est inconnue; on s'aperçoit qu'il s'efforce d'appeller à son secours sa raison & sa grandeur. Ce qui m'étonne, lorsque je m'offre à ses regards, il laisse voir une certaine émotion... il lui échappe des soupirs.

Si, dans ce moment, Varucey eût jetté les yeux sur sa fille, il auroit surpris son secret. Il poursuit: le Roi a donné des fêtes, & il paroît bien singulier qu'elles ayent redoublé sa mélancolie. Faut-il qu'un Monarque si éclairé ait accordé sa confiance à l'homme le plus méprisable de sa Cour?
Edouard

Edouard ne sait pas ce dont on accuse Trussel, qu'il est un des principaux auteurs des infortunes, & même de la mort d'un Prince digne de pitié. Il ne peut qu'infecter de ses venins l'ame la moins susceptible de dépravation. Je vais ce soir chez le Roi; vous m'y accompagnerez, ma fille. -- Mon père, souffrez... -- Je le désire, & je vous l'ordonne; c'est trop long-tems me désobéir. -- Mon père, j'embrasse vos genoux: permettez que je ne quitte point ma retraite... -- Alix! -- Du moins attendez encore quelques jours; je pourrai... je vous obéirai, mon père. -- Et pourquoi ce trouble? Me cacherez-vous? ... -- Rien, Mylord, rien; mais... ne me refusez pas la grace que j'implore de votre tendresse paternelle. -- Vous en abusez, Alix: vous avez des secrets pour moi!... j'ai la foiblesse de céder à vos prières... Je me flatte que vous m'apprendrez ce qui vous

H

éloigne du monde. N'oubliez point qu'un court délai expiré, je me sers de mon autorité, & que, malgré vous, je vous rappelle à vos devoirs.

La Comtesse seule, ou avec son amie, s'abandonnoit à toute la violence de ses sentimens. Ce n'étoit plus cette femme armée contre sa passion, qui se prosternoit aux pieds de Varuccy pour reculer le moment de paroître devant Edouard. Quelquefois elle se plaignoit de l'excès de sa vertu; son ame voloit auprès du Roi, & elle sembloit se dédommager de la contrainte que lui imposoit la présence de son père; elle monroit à Maly tous ses regrets & toute sa foiblesse.

Mylady Suffolck fait inviter Madame de Salisbury à un bal qu'elle donnoit dans une de ses maisons de campagne, à quelques milles de Londres. Le Lord Varuccy presse sa fille de céder à l'invitation; elle crut qu'elle devoit répondre aux politesses de Madame

de Suffolck. La Comtesse prend un déguisement. Arrivée dans le bal, elle ne se fait connoître qu'à Mylady seule. L'assemblée étoit brillante & nombreuse; Madame de Salisbury se faisoit admirer par sa taille à la fois majestueuse & élégante: on auroit pu dire que ses graces la trahissoient. Elle laisse par hasard tomber sa jarretière. Un masque, richement habillé, la ramasse avec précipitation, & veut s'en emparer. La Comtesse demande instamment qu'on la lui rende; on ne l'écoutoit point. Croyant en imposer à l'audacieux chevalier qui retenoit sa jarretière, elle se détermine à ôter son masque. Mille acclamations proclament, en quelque sorte, la beauté de Madame de Salisbury. Aussi-tôt le ravisseur se découvre à son tour. Quel étonnement pour l'assemblée, & pour la Comtesse elle-même, quand on reconnoît le Roi! Il s'écrie voici un trésor que

je mérite de posséder! je ne le céderois pas pour l'empire du monde. Un rire malin échappe à quelques personnes. Edouard continue : *bonny soit qui mal y pense!* Ceux qui ont ri, n'auront point de part à l'ordre que je vais instituer, & dont les premiers Souverains de l'Europe se feront honneur de porter les marques. Il adresse à voix basse à Madame de Salisbury quelques paroles qu'on ne pouvoit entendre. On observa seulement qu'elle étoit troublée. Ribau-
mont n'a pas plutôt vu la Comtesse, que, saisi d'enthousiasme, il dit, en jettant son gant au milieu de la salle: je suis prêt à combattre pour *la plus belle*. Deux Chevaliers étrangers le ramassèrent; le François les vainquit successivement, & les obligea de recevoir ses loix.

Edouard brûle de rejoindre Ribau-
mont. Du plus loin qu'il l'apperçoit:
— Eh bien! mon ami, tu es donc le

champion de Madame de Salisbury?
 --- Sire, après Dieu, le Roi de France
 & vous, je ne voudrois servir d'autre
 maître. C'est de telle Dame qu'on peut
 dire que la beauté est la première sou-
 veraine de la terre. De par Monseigneur
 Saint-Denis! je défierois tous les Cheva-
 liers de la table ronde pour Madame de
 Salisbury, & serois bien assuré de les
 vaincre. J'ai forcé mes deux téméraires
 assaillant à convenir qu'elle étoit la plus
 gente & la plus belle; & ils m'ont en-
 gagé leur foy qu'ils porteroient ses cou-
 leurs: sinon, je les tiendrai pour Chevaliers
 recrus & deshonorés. Il n'est de Ma-
 jesté qui résiste à tant de charmes! --
 Ribaumont, tu conçois donc que je
 suis le plus épris des amants? --- Ma
 foy, Sire, notre paladin Roland a fait
 nombre de sottises pour un bien moindre
 objet, & je ne crois pas que votre Ro-
 semonde si vantée eût osé entrer en pa-
 rallele avec Madame de Salisbury. Ce
 sorcier de Merlin dont nous parle encoré

L'Angleterre, avec tous ses enchantements, n'auroit sçu produire une figure aussi séduisante, aussi céleste. Il faut absolument que ce soit vous, Sire pour que je ne sois votre rival. Que de graces unies à la beauté! quels regards! quel son de voix! il est encore dans mon cœur. Je suis forcé de l'avouer: notre France n'a rien de comparable à Madame de Salisbury.

Edouard, malgré le peu de succès de son amour, s'applaudissoit des transports que Ribaumont laissoit éclater. L'éloge de l'objet que nous aimons, est ce que nous pouvons entendre de plus flatteur. Le Roi fait confidence au Chevalier françois qu'il n'a pu obtenir une parole de Madame de Salisbury, & qu'elle s'étoit retirée en versant de larmes. --- Ribaumont, il y a des moments où je me plais à imaginer que je suis aimé. Quel plaisir délicieux pour moi qu'une idée... hélas! je ne m'arrête pas long-tems à cette erreur si ché-

re. Non, Madame de Salisbury ne m'aime point; je n'ai pu lui inspirer le plus foible sentiment; elle me voit avec indifférence; elle me hait... Si j'avois un rival!... j'en croirois le ressentiment d'un amour outragé. Vous autres, François, vous ne savez pas aimer! Vous êtes le jouet de vos maîtresses; j'aurai moins de *courtoisie*: je veux que dès ce jour, Madame de Salisbury cesse de faire le malheur de son maître, ou ma puissance... -- Eh! quoi, Sire, toujours parler d'autorité, quand vous *tenez langage d'amour*! Je l'ai déjà dit à votre Majesté: c'est à force de constance & de *loyaux services*, qu'on parvient à gagner sa maîtresse. Aimez bien Madame de Salisbury, Sire, & vous vaincrez son cœur; *ne vous en parle comme un fol ou étourdi*. Au-lieu de s'abandonner à la *plainte & à l'angoisse*, votre Majesté daigneroit-elle entendre un certain conte qui vient à l'appui de ce

que j'ai l'honneur de lui représenter,
& qui peut-être l'amuseroit? Edouard,
qui cherchoit à soulager son cha-
grin, accorde sans peine au Chevalier
la permission qu'il demandoit. Ribau-
mont commence ainsi: C'est dit-il,
une espèce de fabliau, dont le titre
est: LE GUERDON D'AMOUR.

„ Ung petit tems après que le si
„ cogueu Amadis de Gaule eust pas-
„ sé de vie à trespas, il parut à la
„ Cour du Roi d'Escosse une Damoy-
„ selle belle, de tant merveilleuse
„ beauté, qu'ung chascun qui la vo-
„ yoit, en chéoit en grant esbahisse-
„ ment: aussy à haute voix, & de
„ mouvement mesme la nommèrent-
„ ils MERVEILLE, & dans leur cueur
„ en estoyent-ils enamourés à perdre
„ sens & repos. On la disoit venue
„ de Dannemarc, & parente de la
„ Royne, & avoit-elle bien un air de
„ majesté qui n'empeschoit mye qu'
„ elle n'eust graces à foison, & gen-

» tillesses de toutes manières. Son
» doux parler avoit le son de lyre
» ou flutte, tellement que ses bien-
» disantes & soèves paroles cou-
» loient comme miel jusques au
» cueur, & y de mouroient à éternelle
» souvenance. N' estoit possible de
» soutenir l'éclat de ses yeux pers
» & brillants, partant que ses re-
» gardseussent une langueur attirante
» qui troubloit la fantaysie, & exci-
» toit convoitise extrême de vivre &
» mourir au servaige d'icelle. Amours
» enfançons se jouoient dans les anne-
» lets voltigeants de sa blonde chevelu-
» re plus reluysante que or fin; chaque
» pas qu'elle fesoit, elle les menoit
» en lesse avec soi; n'y avoit fleur
» d'orange, lys, ne tubéreuse qui
» pust se comparer au balme de son
» haleine exquise; sa bouche appétis-
» sante où l'on eust dict que le bai-
» ser savoureux avoit prins naissan-
» ce, estoit vray bouton de rose

» qui se déclot à la saison printanie-
» re, & montre vif incarnat moult
» gracieux à voir. Elle n'avoit ne
» parures, ne diamants, mais bien à
» son costé frèsches violettes, & sur
» sa teste joli chapelet de jasmin ou
» mugnet, gentiment atourné, & en
» guise de couronne de fleurs. Si est-
» il vray que oncques n'y eust pu-
» celle plus frisque & plus accorte.
» Seigneurs Chevaliers en pasmoient,
» & se disoyent entre eux: que fai-
» re pour estre l'amy de telle Da-
» moyselle? Plusieurs se disputoyent
» l'honneur de la servir, & nul n'a-
» voit eu issue, voire le moindre ray
» d'espérance. Merveille prétendoit es-
» tre parfaictement aymée, & ne treu-
» voit lesdicts Chevaliers selon son
» desir & vouloir. On en menoit grand
» doléance; voire on ne cuidoit
» plus conduire la dicte Dame à es-
» motion & attendrissement, alors
» que vint à la Cour du Roi d'Es-

„ cosse, un estranger, en accoutre-
„ ment simple, avec un écu uni, &
„ dont le nom estoit le DAMOYSEL D'
„ AMOUR. Il n'eut pas vû Merveille,
„ que le voilà navré d'affection a-
„ moureuse si haut point qu'il ne pre-
„ noit somme ne nourriture, & se
„ disoyt incessamment: ou trespasse-
„ ray, ou parviendrai à toucher l'ame
„ dure de cette Damoyse; si faut-il
„ que j'en devienne l'amy. Le Damoy-
„ sel d'amour, en arrayonnant ainsy,
„ ne manquoit de faire tout ce qu'il con-
„ vient qu'un Chevalier bien apprins
„ fasse pour plaire à la Dame de ses
„ pensées & luy répétoit souventes
„ fois tout bas, comme si elle l'eust
„ entendu: oui, Merveille, oui, ê-
„ tes un prodige d'amour, & le sens
„ bien vraiment à ce que j'éprouve;
„ suis pour la vie vostre servant. Le
„ jouvencel n'avoit failly de choisir
„ pour sienne la couleur de Merveil-
„ le qui estoit gris de lin, & il a

„ voit prins pour sa devise ces mots
„ à bonne entente: 'OU LA MORT
„ OU SON CŒUR. Point n'avoit su-
„ perbe & arrogance, si pourtant nul
„ Banneret ne l'égaloit en croissance,
„ bian sembant & couraige; il estoit
„ dispos & adextre aux armes, en
„ telle façon qu'il n'eust craint che-
„ valier, & géant quelconque. On
„ eust dict une jeune pucelle habituée
„ en garçon, tant il avoit le menton
„ peu cotoné: mais son cueur couvoit
„ forte ardeur de gloire & combats,
„ ses mains savoyent férir coups d'hom-
„ me, & blessures navrantes. Mer-
„ veille n'eut de peine à adviser que
„ le Damoyse d'amour avoit mis en
„ elle son affection: mais icelle ne
„ vouloit le faire parestre, pour ce
„ qu'elle estimoit qu'amour honneste
„ & sans feintise n'est passion facile
„ à exciter, bien différent de ces feux
„ follets, mignardises, & passetems
„ dont religion & vertu sont moult
„ grièvement

» grièvement outragées. Adoncques
» se taisoyt la Damoysselle, & ne
» monroit au jouvencel qu'indifféren-
» ce, & nul alleschement de bonne
» adventure; traitoit mesmement pa-
» ladins, preud-hommes, & bacheliers
» qui la courtoisoyent, dont iceux
» grandement marris & dolents, tour-
» nerent ailleurs leurs pensées & a-
» moureuses envies, & s'en départi-
» rent decà, delà, querrant pucelle
» plus advenante. N'y eut que le
» courtois Damoyssel d'amour qui ne
» bougeât mye, ayant prins ferme
» résolution de mourir au service de
» la susdicte, bien qu'elle feust si
» peu complaisante, & d'humeur vrai-
» ment rebrousse. Un jour que Mer-
» veille se pourmenoit retirée, un
» petit, de ses Damoysselles & Pai-
» ges, véécý le Damoyssel d'amour
» qui ploye un genouil en terre, &
» qui diét avec naturelle passion: ex-
» cellente Dame, par Sainct Estève,

» viens jurer à vos pieds que seray
» vostre, tant que respireray ; dai-
» gnez jeter un regard de compas-
» sion sur moi chétif , & damoins
» pour me solacier , dites que vous
» agréez mon service. Or la pucelle
» ne volut respondre le moindrement ;
» & le Damoyssel , qui ne cessoit de
» se condouloir , plora beaucoup, di-
» sant : je ne faulx à honneur ne à
» chevalerie , en versant ces pleurs ;
» ce sont larmes d'amour , mais pour-
» suivray mon entreprinse . Dame
» m'ayme , vous serez mienne , &
» vous aymerai tant que faudra que
» m'aimiez aussy ; nullement ne me
» déconforte pour vostre cruauté : ay
» veu lyons s'apprivoiser , & me-
» schants loups se mesler , & s'a-
» doulcir avec agnelets bélants. Con-
» stance & amour amolliront ce cueur
» de roc. Sur ce , le bien advisé Da-
» moyssel se meist à penser à tout ce
» qui pourroit amener sa Dame à re-

» cognoissance & inclination. Icelle
» se délectoit aucunes fois à faire
» jonchée de fleurs, & le Damoy-
» sel de courre tost aux vergiers,
» prez, jardins, pourmenoirs, & de
» les dépouiller de fleurs, & boutons
» semiclos pour les offrir en hommai-
» ge à sa Dame qui feignoit de ne
» les regarder mye, & n'avoit la
» courtoisie des'en atourner; & pour-
» tant le Damoyzel disoit: ay mon
» guerdon; je sers ce que j'ayme.
» Advient que Merveille récite l'hi-
» stoire d'un oyselet plus rare que
» n'est phénix; la Royne d'Yrlande
» l'avoit en sa baillie, & y attachoit
» tout son délice & soucy. Elle le te-
» noit clos dans une belle caige do-
» rée, & toute reluysante de fines
» perles d'Orient, & diverses pierre-
» ries, & devez sçavoir qu'elle le fe-
» soit garder nuict & jour par qua-
» tre prend'hommes dont n'y avoit
» pareils pour haut renom de faicts

„ d'armes. Or Merveille exaltoit fort
„ la bonne fortune de la susdiète
„ Royne, & disoyt: n'y a que Roy-
„ ne pour avoir tout à contentement!
„ Ce que le Damoyssel oyant, il prend
„ son écu, & sa lance au poing, s'en
„ va droit devers l'Yrlande, combat
„ les diëts Chevalier, les occit mau-
„ gré leur valeureuse résistance, &
„ rapporte l'oyselet & la caige aux
„ pieds de sa Dame. Véécý, feist-
„ il, très-excellente beauté, ce qu'a-
„ vez convoyté avec tant d'ardeur:
„ l'oyselet de la Royne d'Yrlande,
„ & la caige sont vostres. Adonc-
„ ques la Cour estoit dans un con-
„ tinuel esbahissement, & s'enquer-
„ roit-on du susdiët Damoyssel, com-
„ me avoit-il pu avoir eu l'heur de
„ vaincre quatre preu-d'hommes des
„ mieux renomés; & le Damoyssel
„ repartoit d'un ton modèste: ces
„ champions esoyent pis qu'enchan-
„ teurs & vrayz magiciens, voire

„ a'voient-ils haute cognoissance au
 „ mestier des armes ; mais il n'est
 „ clergie , couraige & sorcellerie qu'
 „ ne cedent à force d'amour. Mer-
 „ veille estoit la seule qui ne fust
 „ étonnée de telle prouesse , & elle
 „ ne considéra aucunement ce gra-
 „ cieux témoignage d'amitié parfait-
 „ te ; bien , dit l'histoire , que lors-
 „ qu'elle se treuva loïn des regar-
 „ dants & curieux , elle tira l'oysel
 „ hors de sa cage , & le mit tost
 „ dans son gorgeret , mormorant en
 „ soy : gentil oysel , gentil oysel-
 „ let , ne bouge mye : veux te gar-
 „ der leans ains qu'en forteresse. Ung
 „ chacun se courouçoit grièvement
 „ de la mal-gracieuse indifférence ,
 „ voire dure ingratitude de Merveil-
 „ le , & Pon en signifioit regrets &
 „ complainctes au Damoyse , lequel
 „ ne sembloit esmeu de ces propos.
 „ Ay mon guerdon , redisoyt-il à tous
 „ ces devis & pourparlers : je sers ce

» que j'ayme. Une aultre fois, la
» belle si dédaigneuse, en s'esbattant
» avec ses Damoyselles, se print à
» dire haultement: que le fils du Roy
» Lisuart est heureux! Il porte à son
» bras dextre un gros escarboucle
» flamboyant, quand ce seroit le so-
» leil en plein midy! n'y a que fils
» de Roy pour avoir des diamants à
» souhait! Le Damoyssel d'amour en-
» tend ce, & incontinent se départ
» en hâte, & va trouver le fils du
» Roy Lisuart, lequel ne volut mye
» lui bailler l'escarboucle, bien qu'
» iceluy jouvencel offrit considérable
» monnoye pour acquérir ledit escar-
» boucle. Finablement, le Prince se
» détermina à le céder aux conditions
» que le Damoyssel entreroit en lice
» avec deux géants plus fameux qu'
» Albadan & Gandalac, ce que fist
» tost le Damoyssel; il eut entier
» avantage, coupa la teste à ces vil-
» lains mescréants, & rapporta sus

» le bel escarboucle à Merveille, qui
» feignit de ne l'appercevoir, & n'y
» toucha aucunement. Mais alors qu'
» elle fut seulette, elle mist viste
» l'escarboucle en son sein, à côté
» de l'oyselet, disant: bel escarbou-
» cle, ne te céderois pour tous les
» trésors du monde. Desrechef Mer-
» veille s'advise en se gaudissant,
» & sans penser à aucun effect, de
» dire par joyeuseté & facétie, qu'el-
» le trouveroit playsant qu'un Che-
» valier fust l'espace de trois mois
» le servant en tout poinct de sa
» Dame. Or qu'advint-il de ces pa-
» roles proférées à nulle intention?
» Le Damoyse sur l'heure se déclara
» le servant à toute épreuve de
» Merveille, & s'établit près d'icelle
» en cette humble qualité, le disputa-
» nt à tous ses paiges, varlets &
» damoyelles, pour obéyssance,
» promptitude & entière dévotion à
» tous les voloirs de la susdicte; le

» Damoyzel répétoit avec liesse &
» vanterie: Je sers ce que j'ayme; y
» a loz & honneur à parfaire cet office;
» le plus grand Roy du monde, alors
» qu'il ayme, n'est-il point serf de sa
» bienaymée. Il eust fallu voir nostre
» jouvencel alors qu'il deschaussoit
» Merveille, comme il tremblottoit,
» blémissoit, se pasmoit d'ayse; com-
» me il s'agenouilloit devant icelle,
» avec quel respect & vénération il
» lui délaçoit les éguillettes & tu-
» bans de sa chaussure! & observe-
» rez qu'il y appliquoit un doux &
» ardent bayser, alors qu'iceluy cui-
» doit que sa Dame ne s'en pouvoit
» appercevoir. Les trois mois de ser-
» vâige finis, le Damoyzel en estoit
» moult plus aymant, & Merveille
» n'en témoignoit la moindre esmo-
» tion, de ce dont estoit tousjours
» fort esbahie la Cour du Roy d'Yr-
» lande. Le Damoyzel avoit un chien,
» lequel il n'eust donné pour tout

„ ce qui est sur terre. L'animal ca-
„ ressent que c'estoyt prodige, ne
„ mangeoit que de la dextre de son
„ maistre, le suyvoit par-tout, par-
„ tageoit sa couchette avec luy, &
„ bien estoyt son compaignon & son
„ défenseur, ayant aucunes-fois sailli
„ contre larrons & meurtriers lesquels
„ voloient mal au Damoyse. Aussi
„ le jeune bachelier, comme l'avons
„ dict, n'aymoit-il rien tant que son
„ chien, & avec raison & gratitude
„ l'avoit-il nommé *fidèle*. Merveille
„ mire, un jour, l'animal si cher à
„ son mestre, le flatte de sa palme
„ doucelette. Iceluy pense avoir co-
„ gnu par telles blandices & mignar-
„ dises que Merveille avoyt vif désir
„ d'avoir le chien tant aymé: il le
„ lui remet tost avec lesse. Ma-da-
„ me, fait-il, le mestre est vostre,
„ bien est-il convenable que le chien
„ soit vostre aussi; & le povre ani-
„ mal, jaçoit qu'il eust la royne des

» belles pour mestresse, couroit tou-
» siours au Damoyseil alors qu'il l'ap-
» percevoit, & luy bailloit la patte ;
» iceluy le baisoyt encore plus que par
» le passé, pource que sa Dame le
» baisoyt souventes-fois. Il eschoit
» par adventure vrayment fortui-
» te, que le Damoyseil se pourme-
» noit dans les vergiers & jardins
» du Roy d'Yrlande. Or c'estoyt en
» la nouvelle saison d'Avril, tems
» où les oyselets ung petit échauffés
» commencent à se r'habiller de plu-
» mes naissantes, & à se dégoyser,
» où la terre rajeunie se revest de
» de ses acoutrements d'émeraude, &
» qu'on voit les fleurs poindre, & la
» violette amoureuse lever sa teste
» gentille d'entre le gazon, & espan-
» dre son odeur embasmée. Le Da-
» moyseil d'amour, en voyant ce, se
» condouloyt meult grandement, & di-
» soyt avec angoisse amère : Tout
» rit, & porte céans livrée de joye

„ & délectation ; n'y a que moi qui
„ souffre ! Or véécý des cris qui s'en
„ viennent frapper son oreille : il cui-
„ de avoir recognu la voix de sa
„ bien-aymée ; il court devers l'en-
„ droit d'où ces sons yssotent. Quel
„ spectacle piteux & déconfortant s'of-
„ fre à la veue d'iceluy ! sa Dame
„ qu'un vilain géant se préparoit à
„ enlever ; elle se lamentoit que c'e-
„ stoyt pitié, & crioyt à plein gou-
„ zier : qui s'en vienne me délivrer
„ de cet infame & déloyal, il sera
„ mon mary : j'en baille ma foy. Le
„ Damoyssel qui n'estoyt armé, bien
„ qu'il n'eust écu, ne morion, ne
„ lance au poing, s'estoyt avec sa
„ seule espée accouru à l'encontre du
„ géant, en lui criant : villain &
„ meschant, tu n'emmeneras cette
„ Damoyelle. Lors commença une
„ rude bataille ; & Merveille en grant
„ esmoy, pousoit hautes clameurs.
„ Le géant avoit une masse d'acier

» dont il pensoit assommer le jou-
» vancel, lequel léger & dispos cou-
» loit sous la masse pesante, & de
» son espée atteignit finalement le
» vilain cueur de cet aultre Poly-
» phémus, & l'occit. Merveille déli-
» vrée, rendit graces à Dieu, & à
» son libérateur, & di&: gentil Da-
» moysel, ay promis de prendre es-
» pous, pource que me voyoy près
» de mourir de male mort. Seroit-ce
» vostre voloir de tirer profit de ce
» meschief? Nenny Dame, se meist
» à repartir le Damoysel, vous rens
» votre foy, & ne veus estre vostre
» amy & mary que de vostre plein
» consentement. Merveille le regar-
» doit avec attention. Il continue:
» Ma-dame, ne vous demande guer-
» don de vostre délivrance que la
» permission de vous aymer tousiours,
» & de me dire vostre servant jus-
» ques à trespasement; oncques n'en
» aurez, vous l'adjure, qui vous soyt
» plus

„ plus soumis, & qui vous ayme d'a-
„ mour plus sincère & plus honne-
„ ste. La Dame lors se précipitant
„ dans les bras d'iceluy. -- Assez
„ d'épreves, assez; non, ne veus
„ d'aulture amy & mary que vous;
„ vous cognoissez ce que c'est qu'
„ aymer; ne vous demande qui vous
„ estes: on est de haut lignaige,
„ quand on est aussy loyal & ena-
„ mouré. Le Damoyssel pasmé d'ay-
„ se, cheoit aux genoux de Merveil-
„ le. -- Ce que je suis... Ah! le
„ nom de vostre bien-aymé n'est-il
„ pas au-dessus de tous les titres,
„ grandeurs & noms? Si pourtant
„ veuillez le savoir, suis le fils du
„ Roy de Norwège. N'avoy désir
„ de devoir à la pompe & majesté
„ royale, la bonne aventure d'émou-
„ voir le cueur de noble & gente
„ Damoysselle; voloy luy plaire &
„ mériter ses affections par unique
„ sentiment & servaige amoureux. Eh

» bien, Damoyssel, mon amy, se
» print à dire Merveille d'un ton
» emmiellé & pourtant imposant, à
» vostre tour, sachiez en quel lieu
» avez mis vostre douce fantaisie,
» qu'est vostre amye & espousée:
» regardez arrière voys. Le Damoy-
» sel détourne la teste: il se treuve
» dans un chastel superbe, rayon-
» nant d'or, d'yvoire & de pierreries;
» il veut manifester son esbahisse-
» ment à Merveille: il la voit séan-
» te sur un throsne, toute parée de
» diamants & rubis, & belle comme
» Aurora. Elle luy tend la dextre,
» en proférant ces mots: Venez, mon
» bien-aymé, partager ce throsne avec
» celle qui vous ayme tant: vous
» êtes fils de Souverain, & moy suis
» une Fée bienfaisante, comme vérez.
» Voloy pareillement que vous, co-
» gnestre les vrayes liesses d'amour,
» & estre aymée pour moi unique-
» ment: adonques ay Prins la for-

„ me d'une parente de la Royné
 „ d'Yrlande. Desiroy vous soumettre
 „ à constantes épreves: suis satisfaite.
 „ Ayez-tousiours le gentil nom du
 „ Damoyzel d'amour, & avec mon
 „ cueur vous baillez ma main, & tout
 „ mon pouvoir: ce guerdon ne vous
 „ estoyt que trop deu. Le Damoy-
 „ sel ne savoit se c'estoyt songe ou
 „ production de magie; il espousa
 „ la Fée; ils s'aimèrent tousiours da-
 „ vantaige, & du depuis le Damoy-
 „ sel est devenu le modèle des loyaux
 „ Chevaliers, & des gents & fidèles
 „ amoureux: ce qui a donné lieu à
 „ ces vers de bon ressouvenir.

„ Qui aime sans feintise,
 „ Gent guerdon en attend.

Voilà, Sire, continue Ribaumont,
 un bel exemple à suivre. Quoique cet-
 te bagatelle ne soit qu'un conte, el-
 le renferme une vérité incontestable,
 que ce n'est que par la douceur &

la *loyauté* qu'on parvient à gagner le cœur des Dames : un brave Chevalier tel qu'est votre Majesté ; ne sauroit penser & agir autrement. -- Mon ami, votre Damoyseil d'amour étoit plus heureux que moi : il plaisoit sûrement à la Fée, & je crains bien que Madame de Salisbury n'ait conçu pour son Souverain une aversion, dont la constance & le tems ne pourront triompher.

L'aventure du bal avoit porté de nouveaux coups au cœur le plus sensible. Madame de Salisbury retournée auprès de son amie, versoit en liberté dans son sein une abondance de larmes : -- Ma chère Maly, c'en est fait, plus de fermeté, plus de raison ; je n'ai eu que la force de me traîner jusqu'à toi ; le Roi est le plus dangereux des amants : il en est le plus aimable. Croirois-tu qu'il s'est trouvé à ce bal où je ne l'attendois point ? Quelle surprise pour ma foi-

lesse! Ah! qu'il m'a paru digne de ce malheureux attachement qui ne me conduira qu'à la perte de ma tranquillité & à d'inutiles regrets! Malv, comment le fuir? comment me fuir moi-même? Hélas! je suis ma plus cruelle ennemie. Ayez le courage de m'arracher à ce séjour, de m'entraîner dans quelque retraite où le nom même d'Edouard ne puisse parvenir. Que dis-je, malheureuse? Ce nom n'est-il pas au fond de mon cœur? n'emporterai-je pas son image? elle me suivra par-tout.

Varuccy se rend un matin chez le Roi, & lui demande une audience secrète; il est introduit dans son cabinet. -- Sire, voici des lettres du Comte de Haynaut qui me sont adressées; je ne vous cacherai point qu'il est surpris des retardemens que vous apportez à votre mariage. Edouard change de couleur; le Lord s'en aperçoit. -- Et qu'à donc cette nou-

velle, qui puisse troubler votre Majesté ? je saisis sur son visage des marques d'indifférence ; je n'ose dire, de dégoût pour cet hyménée qui est arrêté, & dont toute l'Angleterre attend la cérémonie avec une impatience que votre Majesté devoit elle-même ressentir. -- Varuccy, les Rois ne diffèrent pas des autres hommes : ils ont un cœur ; & le mien . . . le mien est dévoré d'une passion qui me fait sentir que la grandeur & la gloire ne suffisent point pour nous rendre heureux. -- Quoi ! Sire, vous auriez jeté les yeux sur un autre objet ! vous manqueriez à votre parole royale ! Ignorez-vous, si les engagements sont sacrés pour tous les hommes, qu'ils le sont infiniment davantage pour les Rois ? Vous me parlez d'amour, Sire : est-ce là, une passion qui doit maîtriser les Souverains ? Ils sont soumis à la politique ; elle exige que vous vous hâtiez de don-

ner votre main à la Princesse Philippe. -- Mylord, si vous saviez quelle beauté dans ma Cour a su m'enflammer, vous pourriez moins presser cette union. -- Je ne connois, Sire, que votre intérêt & votre honneur: tous deux sont attachés au mariage projeté depuis si long-tems par la Reine votre mère; & je ne cesserai de vous présenter, j'ose le dire, vos devoirs. Pardonnez à la franchise d'un vieux serviteur; il n'y a, je le répète, nul motif qui puisse reculer l'instant de cet hymen. -- Nul motif, Varuccy? On voit bien que l'âge a refroidi vos sens. -- Sire, je brûle plus que jamais de vous servir: mais vous êtes trop grand, trop généreux, pour m'interdire le langage de la vérité, & il est de mon honneur de vous la montrer dans toute sa force. Si ce mariage ne se termine pas, vous mécontentez un Souverain puissant, son frère, à qui vous devez

de la reconnoissance , vos peuples ; vous manquez à vous-même , Sire , ressouvenez-vous que vous êtes Roi , & Roi d'Angleterre : je parle à Edouard , qui , dépouillé de l'éclat du trône , seroit encore digne de nos respects & de notre admiration. -- Nous nous reverrons , Varuccy , & vous saurez mes intentions. Laissez-moi.

Edouard fait appeller Trussel. -- Je viens de voir le Lord Varuccy ; je voulois lui parler de sa fille , d'un amour qu'il n'est plus en mon pouvoir de subjuguier : je ne sais pourquoi j'ai hésité à m'expliquer... Cet homme a une inflexibilité que j'estime , & qui cependant me déplaît ; il m'a , en quelque sorte , accablé de sa vertu. Seroit-il au-dessus de la séduction ? Il s'est obstiné à me représenter que je devois hâter un hymen arrêté pour mon malheur. Trussel , vas le voir de ma part , promets-lui... toutes les richesses , les places les plus

brillantes; qu'il engage sa fille à se montrer à la Cour: fais-lui entrevoir, en ménageant cette fierté d'ame qui me pese, qu'il peut tout attendre de son Souverain. -- Vous croyez, Sire, à cette fermeté inébranlable? Ce faste de sévérité échouera devant l'attrait des grandeurs. Ce qui résultera de cette hauteur de sentimens dont votre Majesté s'étonne, c'est que le Lord Varucey mettra sa complaisance à un plus haut prix qu'il n'auroit dû faire. Notre devoir, Sire, est de vous obéir, & de briguer la gloire de vous asservir jusqu'à nos moindres volontés: pourrions-nous penser autrement? Vous avez daigné écouter ce François! ne savez-vous pas que cette nation se pique de singularité, & d'une certaine galanterie qui n'est que l'abus de la tendresse? On diroit que leurs Rois ne sont que de simples Chevaliers, tant ils sont attachés à cet honneur prétendu, dont les vrais Monar-

ques peuvent s'affranchir, quand il contrarie leurs plaisirs ou leurs intérêts! J'ose vous répondre, & je ne dois point l'avancer légèrement, que Varucy sera le premier à presser sa fille de ne plus se cacher à vos regards.

Trussel court chez le Lord, & demande à lui parler. Varucy, pénétré d'indignation & d'horreur pour le vil Courtisan, ne sauroit pourtant lui refuser l'entretien qu'il sollicite; il pouvoit être envoyé par le Roi, & le Lord étoit bien éloigné de vouloir manquer à son Souverain. Une vertu sévère ne fait que nous rendre plus sacrée la soumission que nous devons à nos supérieurs. Trussel met en usage tous les ressorts d'un génie délié, nourri dans l'artifice & la souplesse des Cours, pour faire entendre quel étoit l'objet de sa visite. Le Lord l'écoutoit avec une attention froide & même dédaigneuse.

Enfin, il prend la parole: -- Mylord, vous vous êtes expliqué clairement: le Roi aime ma fille, & c'est vous qui me pressez de la déterminer à céder aux désirs de son maître. Vous n'entrez point, interrompt Trussel, tout-à-fait dans mes vues. Ce n'est point là, Mylord, précisément ce que je vous ai dit. Il est des ménagemens, des façons de voir & de se conduire sans trop se compromettre... Il y a plus de cinquante ans que vous vivez à la Cour, & je ne vous parle point une langue étrangère. Au reste, il faut vous décider: quelle est la réponse dont vous me chargez pour le Roi? -- Je la porterai moi-même, & à l'instant. -- Vous ne voulez donc pas... -- Il est inutile de nous entretenir davantage; Sa Majesté saura... Mylord, soyez assuré que je ferai mon devoir.

Trussel se hâte de rendre compte

à Edouard de sa conversation avec Varuccy.

Le malheureux père est dans un anéantissement inexprimable. A peine a-t-il perdu de vue Trussel, qu'il tombe sur un siège, comme terrassé sous la force du coup. Il garde un silence ténébreux; ensuite il sort de ce profond accablement:-- Voilà donc pour quelle raison Edouard demandoit que ma fille parût à la Cour, & l'on voudroit qu'un père... l'idée seule me fait mourir de douleur & de honte. Non, Edouard n'est point capable d'exiger cette complaisance basse & criminelle. Ce sera ce vil corrupteur des cours qui aura encouragé le Roi dans une passion, dont il doit repousser jusques à la pensée... Alix seroit-elle informée de la foiblesse du Monarque? Voyons-là, essayons de pénétrer la vérité, sans employer le pouvoir paternel... Ma fille assurément n'est point complice de

de cet amour; elle ne sauroit avoir d'autres sentimens que ceux qu'inspirent l'honneur & la vertu. Si elle étoit coupable.... ô malheureux père!... il ne te resteroit plus qu'à mourir, & ce ne seroit jamais assez-tôt.

Edouard attendoit Varuccy avec impatience; mille orages différens bouleversoient son ame. C'est dans cette espèce d'accès de fureur que le trouve Ribau mont, qui veut encore l'adoucir, & lui représenter ses devoirs. Alors éclate dans toute sa fougue la passion du Monarque. -- J'adore Madame de Salisbury, je ne puis plus vivre sans la posséder, & ce n'est pas en vain que je porterai le nom de Roi... je suis indigné qu'un François vienne à ma Cour me donner des leçons... -- Des leçons, Sire! je sais tout le respect qui vous est dû, & je n'y ai point manqué: mais, Sire, j'ai osé vous traiter comme nous

L

traitons nos Souverains: nous les aimons, & notre amour leur est garant de notre obéissance. Nos Rois sont nos premiers Chevaliers; s'ils étoient capables de se livrer à quelque foiblesse, ils auroient le courage d'entendre la vérité. Ce ne sont pas des esclaves qui les servent, ce sont des amis qui briguent la gloire de verser pour eux jusqu'à la dernière goutte de leur sang. Joinville étoit le digne serviteur de Louis, & ce Prince ne s'offensoit point que ce brave Chevalier fût d'un avis contraire au sien. Vous aimez Madame de Salisbury; vous ne pouvez parvenir à être payé de retour... & vous voulez qu'un père... Sire... Edouard... grande homme, n'écoutez que votre cœur; il ne peut vous égarer. C'est un François qui vous aime, qui chérit votre gloire; & Trussl votre sujet vous trahit, vous déshonore!... Prince, un Chevalier vous a parlé;

je n'ai pas le langage d'un Courtisan, & ne veux point l'avoir. Si mon séjour ici déplaît à votre Majesté, je quitte Londres: mais mon dernier mot sera que le Roi d'Angleterre ne doit point ressembler aux autres hommes; ils sont subjugués par leurs passions, & vous êtes fait pour dompter les vôtres: voilà la première victoire qu'il vous convient de remporter. Avant que de partir, j'exigerois cependant, Sire, une grâce de vous. -- Quelle est-elle? Parlez. -- Qu'il me fut permis de me mesurer avec le perfide qui est votre ennemi plus que vous ne pensez, & de venger la chevalerie... -- Et quel est cet objet de votre haine? -- Pouvez-vous, Sire, le demander? Au nom de perfide, ne reconnoissez-vous pas cet indigne Chevalier? Faut-il nommer le Lord Trusset? -- Que dites-vous? -- Oui, Prince, voilà l'homme dont je voudrois percer le cœur, qui vous entretient de

P'oubli de vous-même, qui vous cache la vérité, qui flétrit votre gloire, qui dégrade Edouard... Ah! Sire, voyez couler mes larmes: ce sont celles de l'estime, j'ose dire, de l'amitié. Je suis François: mais j'adore le grand homme par-tout où je le trouve. Tel est le caractère de ma nation; vous avez mérité tous mes hommages, & je vous l'ai dit: après mon Roi, vous êtes le Monarque qui m'est le plus cher. Edouard court, en pleurant, dans les bras de Ribaumont: -- Généraux François, vous me prouvez bien que votre nation est aussi estimable qu'elle sait plaire; excusez des mouvemens... je brûle pour Madamo de Salisbury, & je ne puis obtenir son amour, une parole, un regard.

Avec Ribaumont, Edouard étoit ce héros, qui, dans la suite, s'est couvert d'une gloire éclatante, & a été notre vainqueur. Trussel revenoit-il auprès de lui, ce Monarque se

montrait sous les traits qui ont jetté la foiblesse & l'avilissement sur les derniers jours de son règne; son vil corrupteur ne tarδοit pas à détruire les nobles impressions qu'avoit excitées le Chevalier François. Edouard, impatient de voir Varuccy, étoit retombé dans son emportement, défaut dont ce Prince ne put jamais se corriger, & qui a mêlé des ombres à l'éloge que lui doit la vérité.

Varuccy quitte son appartement pour passer dans celui de sa fille. Il prie Maly de se retirer, & ordonne qu'on le laisse seul avec la Comtesse. Elle ne sait à quelle cause attribuer l'air sombre avec lequel son père l'aborde. Il s'assied, & exige que Madame de Salisbury se place à ses côtés. Après l'avoir regardée quelque tems, il prend la parole. Je vous ai élevée dans des principes qui, jusqu'à présent, avoient fait mon bonheur & le vôtre. J'étois persuadé qu'il n'y

avoit rien qui ne dût céder à la vertu, qu'elle étoit au-dessus de l'opulence & des dignités, qu'il falloit toujours être prêt, si les circonstances le demandoient, à lui sacrifier sa fortune & sa vie; qu'après Dieu, nous n'avions point d'autre objet de notre attachement & de nos hommages. J'ai vécu, ma fille, & à la Cour. J'ai vu avec peine, il est vrai, qu'il se trouvoit des occasions où l'on étoit forcé de se relâcher de ce système d'austérité auquel une ame pure aime à se soumettre. Sans la considération, l'existence est un fardeau qui pese, & il y a de l'adresse à saisir les moyens qui nous procurent cette vie factice bien supérieure à celle que nous avons reçue de la nature. Ma fille, ce n'est point pour nous que nous vivons: c'est pour tout ce qui nous environne. La faveur du Prince, dans le séjour que nous habitons, est l'unique but où tendent tous les vœux.

Quel plaisir ne goûtons nous point à sentir que nous excitions l'envie, & qu'on nous croit au faite du bonheur! Voilà la félicité de la Cour. A chaque instant nous sommes avertis de cette félicité, par des murmures jaloux qui n'osent s'élever. Nous mesurons, en quelque sorte, notre grandeur, par le degré d'abaissement où sont descendus nos rivaux.

La Comtesse, étonnée d'entendre parler ainsi son père, lui témoigne sa surprise. -- Mylord, je vous l'avouerai: je demeure interdite; ces expressions dans votre bouche sont nouvelles pour moi! Varuccy examine encore quelques instans sa fille, & reprend son entretien. Je vous l'ai dit: J'ai vécu; l'expérience m'a détrompé de cet enthousiasme que les Courtisans regardent d'un œil de compassion. S'élever à quelque prix que ce soit, & faire ramper les autres, voilà, ma fille, à quoi se réduit l'art

de représenter sur ce brillant théâtre qui dévorent tous les yeux. Le sort vous y destine une place qu'envieront nos Ladies. Je me suis apperçu que notre Monarque pouvoit vous préférer... Vous pénétrez dans ma pensée... son mariage avec la Princesse de Haynaut est différé... Ma fille, il ne tient qu'à vous peut-être de voir à vos genoux la Cour, toute l'Angleterte; la fortune vous appelle, lui résisteriez-vous? -- Que! Mylord Varuccy voudroit... non, il ne sauroit avoir changé à ce point; & si ma malheureuse destinée avoit égaré ce père si vertueux, si respectable, ce seroit moi qui oserois le ramener sur ses premières traces, lui rappeler ses leçons, ses exemples à jamais gravés dans mon cœur... -- Ma fille! tu te sentirois la force de fouler aux pieds cet éclat qui t'attend... de sacrifier tout à la vertu?... de mourir pour elle? -- En doutez-vous, mon père? & cte.

yez-vous que votre fille pût balancer ? Plutôt expirer cent fois !... Varuccy se lève avec transport, & se jettant dans les bras de Madame de Salisbury. -- Embrasse-moi, Alix, ma fille, ma chère fille ! tu es donc digne de ton père !... -- Qu'ai-je entendu tomber ?... ô Ciel ! un poignard, mon père... échappé de votre sein ! -- C'étoit pour te frapper, pour m'immoler moi-même sur ton corps palpitant, si je n'eusse retrouvé ma chère Alix, une fille qui sera ma consolation, l'honneur de ma vieillesse. Eh ! que tu as bien connu ton père, quand tu n'as pu imaginer qu'il fût capable de se démentir ! Alix, je n'ai donc rien à craindre ; mon dessein a été de t'éprouver, de te donner une idée des sentimens & des entretiens de ce monde corrompu. Si ma fille eût hésité, je te le répète, je devenois son meurtrier, & ma mort suivoit la sienne : mais je puis me reposer sur ta

vertu. Apprends donc le plus des malheurs pour nous, pour l'Etat: le Roi alloit épouser la Princesse de Haynaut, & tu lui as inspiré une passion... Tu pâlis!

Madame de Salisbury se précipite aux genoux de Varucey: -- Mylord, connoissez votre fille, tous les tourmens qui l'accablent; lisez dans ce cœur qui vole au-devant de vos coups; hélas! c'est vous montrer mon bienfaiteur, mon père, que de m'arracher la vie. Sachez que je n'ignore point l'amour du Roi, qu'il m'a écrit, qu'il m'a parlé, que mon ame... -- Tu aurois pour ton maître d'autres sentimens que ceux du respect & de la reconnoissance? La tendresse la plus vive, mon père, reprend la Comtesse, en versant un torrent de larmes. -- Que dis-tu, malheureuse? -- Oui, mon père, oui, Mylord, l'amour le plus violent me déchire; il est né avec moi, cet amour qui fait mon

supplice! mon cœur avoit prévenu
l'aveu de notre Monarque... Vous
me regardez d'un œil d'indignation?
Suspendez votre colère; j'ai pu avoir une
foiblesse: je l'ai étouffée dans mon sein;
je me suis toujours montrée votre fil-
le; j'ai repoussé, j'ai rejeté les vœux
du Roi; il n'a surpris aucun de mes
sentimens. Voilà ce qui me faisoit
embrasser la retraite... voilà ce qui
causera ma mort... Oui, Edouard est
mon maître: je le sens à l'empire qu'
il a sur ma raison même; mon père,
cette raison ne me soutient plus,
elle m'abandonne; je suis toute à la
douleur: mais, encore une fois, soyez
assuré que vous n'aurez point à rou-
gir de m'avoir donné la vie, que ja-
mais Edouard... tous les sermens,
mon père, vous pouvez les exiger;
cet amour dont je suis la proie, ne
triomphera point. Que dis-je? faut-il
montrer au Roi de la haine... -- Quel-
le expression vous échappe, Alix! non,

ce n'est point par des sentimens de haine que vous devez combattre un penchant qu'il ne vous appartient pas de faire naître & d'entretenir: c'est par une conduite noble, soutenue & modeste, que vous appellerez le Prince à ses devoirs, & que vous remplirez les vôtres. Je ne veux point entrer dans les détails de cette passion qui ne peut qu'être insensée & criminelle; j'ai votre parole... que vous serez toujours digne de moi; je compte sur vous, comme sur moi-même; c'est tout vous dire; adieu. Le Roi va savoir ce qu'il doit attendre de nous deux.

La Comtesse envoie chercher Maly, qui la trouve mourante, & noyée dans les pleurs. --- O ma seule amie! viens recevoir mes derniers soupirs. Mon père sait tout, qu'Edouard m'aime, qu'il est aimé, que jamais je ne trahirai ma vertu... que je me meurs, Maly. Eh! le moyen

yen de résister à ces assauts ! mon père est allé chez le Roi ; quels nouveaux malheurs résulteront de cette entrevue !

Varuccy se présente devant Edo-uard qui fait retirer les Courtisans. -- Varuccy, on ne vous a rien caché : que dois-je espérer de votre complaisance... de votre amitié pour moi ? votre fille... -- Sire, je viens d'avoir avec elle une conversation où elle m'a développé son cœur. -- Elle me hait ? -- Alix rend avec plaisir à votre Majesté tous les hommages qui lui sont dus ; elle dispute même de soumission & de zèle avec tous vos sujets : mais ma fille, la Comtesse de Salisbury, n'est point faite pour être la rivale de la Princesse de Haynaut, & tout autre rang que celui de votre épouse... Je viens apporter à vos pieds, la tête d'un vieux serviteur qui a su vous aider de son courage, de ses conseils... & qui saura mourir... --

M

Qu'ai-je entendu? -- La vérité, Sire, la vérité qu'on s'obstine à vous cacher, & qui vous parle par ma bouche... Ah! Prince, ah! mon maître, vous exigeriez.... -- Que vous soyez puni, ingrat, d'avoir offensé votre bienfaiteur... -- Non, Sire, je ne vous ai point offensé: mais je dois vous ouvrir les yeux sur l'excès de votre égarement, & j'aime assez votre gloire pour vous empêcher de la compromettre, en vous livrant à un amour... qui nous déshonorerait tous deux, Sire: je puis vous sacrifier ma vie, mais mon honneur... -- Perfide, sans doute, c'est vous qui encouragez votre fille dans ces mépris... -- Sire, ma fille n'apprit jamais de moi qu'à vous respecter. Il est vrai, je l'ai instruite à ne pas écouter un aveu qu'elle ne doit point recevoir. Puisque je suis coupable aux yeux de votre Majesté, que toute l'étendue de mon crime lui soit dévoilée. Je n'ai pas eu besoin

d'inspirer à Madame de Salisbury le parti qu'elle devoit prendre ; elle est assez forte de sa vertu , sans que son père la soutienne ; je l'ai interrogée ; j'ai sondé les replis de son ame. Si j'y avois surpris un sentiment indigne de sa naissance, je faisois mon devoir, Sire, le fer étoit prêt : je l'enfonçois dans son cœur, dans le mien. -- Téméraire , vous viendriez me braver ! toute ma fureur... -- Sire, je l'ai dit à votre Majesté, voilà ma tête. J'ai rempli ma carrière ; je serai bientôt hors d'état de vous servir. Que m'importent le peu de jours qui me restent à vivre ? Du moins je mourrai avec l'assurance que ma fille ne cessera d'aimer son père & son honneur. Disposez de mon sort : n'êtes-vous pas mon maître ? -- Oui, je le suis, barbare.. je voulois être ton protecteur... ton ami... tu me forces à te montrer le Souverain... eh bien ! il va paroître : qu'à l'instant tu commandes à ta

filles de s'offrir à ma vue, ou qu'on te traîne à la Tour. -- A la Tour, Sire; je m'y rends moi-même de ce pas. -- Une audace insultante! Holà, gardes, que Varuccy, dès ce moment, soit renfermé dans la prison.

Ribaumont entre avec impétuosité: -- Qu'ai-je vu Sire? -- Une punition que j'e devois à la majesté outragée; qu'on ne me parle plus: je suis las d'avoir employé la douceur. C'est vous qui m'avez fait descendre du trône pour ramper aux pieds d'une femme! Voilà bien la foiblesse de ces François, les esclaves d'un sexe dont l'orgueilleuse maîtrise! Ribaumont, quittez mes Etats; allez dans votre pays porter ce fanatisme de *courtoisie* que nous ne voulons point adopter; laissez-nous ce caractère que vous osez traiter de férocité; je veux avoir... toute la barbarie... -- Non, Sire, vous ne l'aurez point; je vous suis trop attaché pour vous abandonner à vous-

même dans ces accès de violence dont vous rougirez. Eh! que venez-vous de faire? de priver de sa liberté un Ministre, un fidèle sujet, un père... & pour quel crime?... qu'on vole à cet infortuné, que vos bienfaits accumulés reparent cet emportement... Ah! Sire, est-ce Edouard que j'envisage? est-ce Edouard qui charge de fers les mains de Varucy?... Vous paroissez ému!

Trussel accourt: -- Sire, Varucy se répand en plaintes, en menaces: il veut écrire à sa fille; je m'y suis opposé. -- Ribault, vous l'entendez! & toujours cette mollesse françoise que vous voulez faire passer dans mon ame! Je serai Anglois; je serai Roi, & je châtierai les audacieux qui luttent contre ma puissance. -- Quoi! Sire, le lâche Trussel... -- Chevalier, interrompt le bas Courtesan, oubliez-vous où vous êtes? Je ne serai pas toujours à Londres, lui

dit Ribaumont; j'aime à croire qu'il vous reste encore assez de courage pour venir me trouver au lieu que je vous indiquerai. Un dèa en présence du Roi, répond Trussel -- Ribaumont, reprend le Monarque, vous me manquez de respect; je suis fatigué de vos hauteurs: ces François présomptueux ne connoissent de roi que leur Souverain... Sortez de ma présence, & allez hors de l'Angleterre proposer des cartels à vos concitoyens. (Le Chevalier veut répliquer.) Sortez, vous dis-je, ou vous m'obligeriez à vous faire ressouvenir qui je suis. (Ribaumont se retire, rempli d'indignation.) Trussel, je ne veux plus me conduire que par tes conseils: c'est toi seul dont le zèle cherche à me plaire. Sers ma fureur, ou plutôt mon amour: que Madame de Salisbury soit conduite ici; elle écouterà ma tendresse, ou ma vengeance accable le père, la fille, la fille même... Je

ne me connois plus... funeste passion!
quelle flamme tu allumas dans mon
sein! elle va tout dévorer.

Madame de Salisbury paroît ; &
dans quelle situation ! Quel spectacle
pour les regards d'un amant qui n'é-
toit plus maître de contenir ses tran-
sports ! Ses beaux cheveux épars &
flottants sur un sein d'albâtre, des
yeux enchanteurs couverts de larmes,
qui leur prêtoient un nouveau pou-
voir, tous les attraits, tout l'inté-
rêt dont le désordre de la douleur
anime la beauté : c'est sous cet as-
pect que la Comtesse s'offre à la vue
du Roi. Elle court se jeter à ses
pieds ; & au milieu des sanglots : --
Sire... Sire... rendez-moi mon père ;
j'embrasse vos genoux... j'y mour-
rai, Sire. Edouard s'empresse de la
relever ; est frappé de tant de char-
mes ; il ordonne à Madame de Salis-
bury de s'asseoir. -- Pardonnez, Ma-
dame, au désespoir d'un amant que

vous contraignez à se servir de l'autorité, lorsqu'il ne vouloit faire valoir auprès de vous que les droits de la tendresse la plus vive: mais votre insensibilité, votre hauteur ne connoissent aucun ménagement. Vous savez que vos premiers regards allumèrent dans mon ame un feu que j'ai moi-même combattu pendant la vie de votre époux. Je me suis soumis à ce qu'exigeoit un engagement qui causoit mon supplice. Salisbury est au tombeau; vous n'avez plus à m'opposer cette foi tyrannique que réclame l'hyménée, & vous me refusez jusqu'au plaisir de vous voir, de lire dans vos yeux!... vous ne me répondez que par des larmes! -- Eh! Sire, il ne me reste que des pleurs pour ma défense... ils ne vous touchent point! -- Ils ne me touchent point! Est-ce à vous, Madame, à douter de l'empire que vous avez sur mon cœur? Ah! ces larmes y portent

tous les tourmens. Eh! que vous demandé-je? que des sentimens de reconnoissance, de pitié pour le plus ardent amour qui me dévore? Belle Salisbury, je ne suis plus maître d'imposer des loix à cette passion vous payez de trop d'ingratitude. -- Non, Sire, non, je ne suis point ingrate; si mon ame vous étoit connue!... Sire, je retombe à vos pieds: mon père est dans les fers... -- Ils vont être brisés; il reprend auprès de moi sa place, ma faveur, mon amitié; après Edouard, ce sera lui qui régira l'Angleterre; je vous en donne ma parole; que voulez-vous de plus? mais que sa fille... -- Sire, n'achevez point; je sauve à votre gloire une explication qui la flétriroit; c'est tout ce que je puis dire à votre Majesté: je n'acheterai pas la liberté de mon père, à un prix qui nous feroit rougir tous trois. Lui-même il me désavoueroit, si j'estimois assez cette

liberté pour la préférer à l'honneur ; voilà ce que le père & la fille chercheront à conserver jusqu'au dernier soupir ; vous voulez des victimes... nous les serons, Sire. -- Et où allez-vous, Madame ; demeurez, demeurez. Je suis donc un tyran, un barbare qui se repaît de vos larmes, qui brûle d'immoler le Lord Varucey, vous... vous que j'adore, que j'idolâtre, qui régnez sur tous mes sens !... Ah ! Madame... ah ! cruelle, n'abusez point de ces transports de flamme ; songez... que je suis capable de tout, que l'extrême amour touche à l'extrême fureur. Vous connoissez Edouard, la violence de son caractère, alors qu'il est offensé ; tremblez... votre père... -- Sire, mon père ne peut que mourir ; & si la tendresse qu'il a pour moi ne le retenoit, peut-être eût-il déjà prévenu votre injustice ; oui, votre injustice : je prononce hautement ce mot, & c'est à vous-même que je

porte mes plaintes. Quel est le crime de mon père d'un digne serviteur qui vous a consacré tous les instans d'une vie dont la fin est par vous empoisonnée d'amertume ? Il frémit à l'idée seule... Sire, je ne m'arrêterai point sur cette image. Je n'avois pas besoin des conseils paternels pour aimer la vertu, pour remplir mon devoir : je sais tout ce qu'il m'impose... & quand mon cœur payeroit de quelque sensibilité cet amour, qui fait tous mes malheurs, à quoi me conduiroit ma foiblesse ? Sire, m'est-il permis de vous aimer ? & à quel titre ? il n'est que le trône... il attend la Princesse de Haynaut, & il lui est dû. Eh ! ce n'est pas votre amour que j'intercede : c'est votre compassion, votre humanité : que mon père soit libre, & j'irai mourir avec lui dans quelque retraite ignorée, loin de la Cour, loin de vous... loin de vous ! Je ne me ressouviendrai

que de vos bontés, & j'oublierai les maux que vous nous causez... C'est donc par vos coups, Sire, que j'expire dans les larmes!... -- Adorable Salisbury, il n'y auroit que votre vertu que vous m'opposeriez! mes vœux ne vous déplairoient point, si vous étiez mon égale! ... -- Si je l'étois, Sire... rendez-moi le Lord Varuccy, & laissez-moi vous fuir.

Non, s'écrie Edouard, en se jetant aux pieds de Salisbury, vous ne fuirez point. Souveraine de mon cœur, maîtresse de ma vie, je veux sans cesse vous voir, vous adorer, vous parler de ma tendresse. Charmante Salisbury, que vos larmes s'arrêtent; vous allez connoître votre Roi, votre amant, l'amant le plus épris... vous verrez si Edouard mérité d'être aimé. -- Et mon père, Sire? -- Je vais régler son sort, le vôtre... dans un moment... ne quittez point ce palais; daignez attendre... --

dre... -- Sire, & quel seroit votre dessein? -- De vous donner des témoignages éclatants d'un amour dont vous ne vous offenserez pas; n'ayez aucune crainte: qui sait vous aimer, ne doit point allarmer votre vertu.

Le Monarque s'empresse de sortir, & laisse Madame de Salisbury seule, & livrée à une foule de réflexions opposées les unes aux autres. Il y a des moments où, remplie de sa passion, elle embrasse des illusions flatteuses: mais toute entière à une vertu inflexible, bientôt elle envisage la perte du Lord Varuccy, la sienne propre; elle est prête à sacrifier sa vie, plutôt que de risquer la moindre démarche qui compromette sa réputation.

Son père, prisonnier à la Tour, loin de céder à sa disgrâce, se fortifioit dans la résolution généreuse de combattre le penchant du Souverain. Son honneur lui défendoit, dans cet-

N

te occasion, jusqu'à la pensée de s'abaisser à la moindre complaisance, & il s'étoit engagé à presser le mariage du Roi avec la Princesse de Haynaut. La mort, disoit-il à ses amis qui étoient venus le voir, ne m'inspire nul effroi; j'ai connu le néant des plaisirs, des grandeurs, de la vie; j'ai éprouvé qu'il n'y avoit que le sentiment de la vertu qui survécût, en quelques sorte, à nous-même. Qu'on est heureux lorsqu'on n'a aucun reproche à se faire! j'aime mon maître; je le plains, & je suis assuré qu'ils m'honorera de ses regrets, sa passion éteinte. J'en appelle à sa grande ame: elle est juste, noble, capable de connoître ses fautes, & de les réparer. Que ma fille soit toujours digne de moi! ce sont les seuls vœux que je forme aujourd'hui. Pourroit-elle démentir ses premières années, les exemples qu'elle a puisé

dans le sein de sa famille?... elle saura mourir ainsi que son père.

Madame de Salisbury étoit inquiète sur la suite de son entrevue avec le Roi. Un Lord paroît, s'approche respectueusement : -- Madame permettez que je vous conduise où des ordres suprêmes vous appellent. La Comtesse troublée, donne sa main en tremblant : elle fait plusieurs questions au Lord, qui s'excuse sur son refus de satisfaire sa curiosité. Ils traversent une infinité de vastes appartemens ; enfin, ils arrivent à la porte d'un sallon ; il s'ouvre. Edouard étoit assis sur son trône, entouré de ses Courtisans les plus en faveur. Ils avoient tous l'ordre de la Jarretière. Ribamont, que le Roi avoit rappelé, lui parloit bas, lorsque Madame de Salisbury vint à entrer. Aussitôt Edouard descend de son trône avec précipitation, court vers elle, lui tend une main ; & de l'autre po-

sant une couronne sur sa tête: venez, lui dit-il, Madame, partager avec le Souverain de l'Angleterre, & son empire & les hommages de son peuple; soyez mon épouse; soyez Reine: la beauté, l'amour, la vertu vous appelloient au trône; & en vous y plaçant, je remplis mes vœux, & tous ceux de mes sujets; ils applaudiront à mon choix: il est digne de leur maître; votre père est libre, & va s'offrir à vos yeux. Je réparerai les désagrémens que je lui ai causés. Sire, dit Ribaumont, la beauté est faite pour regner: c'est notre première souveraine.

Madame de Salisbury, accablée, si l'on peut le dire, de cet événement si peu attendu, n'a que la force de proférer quelques paroles mal articulées. -- Sire... le trône n'est point ma place... c'est la Princesse de Haynaut... Oui, c'est elle qui doit s'y asseoir, dit le Lord Varuccy, en-

trant avec impétuosité. Sire, que m'a-t-on appris?... ma fille... que vois-je? la couronne sur sa tête!... & c'est à ce prix que mes fers seroient brisés! qu'on me remene à la Tour. Mylord, écoutez, interrompt Edouard; je ne vous avois fait que trop entendre jusqu'à quel point votre fille m'étoit chère; je lui donne ma main; je la nomme Reine; & vous vous opposeriez encore à cet amour qui fera le charme de ma vie! Quoi! ma fille, dit Varuccy, tu souffrirois que notre maître t'élevât jusqu'à lui! tu usurperois un rang où le Ciel ne t'a point fait naître! Le Roi deviendroit infidèle à sa promesse! Une Princesse nommée déjà sa femme par toute l'Europe, te seroit sacrifiée!... Alix, où donc est la vertu, s'écrie ce respectable vieillard, en versant des larmes amères? Ne mérite-t-elle pas qu'on lui immole des trônes, son cœur... Tu m'entends; sois ma fille; tombe

aux genoux du Roi; déposes-y cette couronne, & si tu ne peux obéir à ton devoir, sans succomber sous l'effort... va mourir... si tu résistes encore, je vais t'en donner l'exemple.

Varuccy tire un poignard de son sein. -- Sire, voici le remède à tous les maux; si ma fille eût été capable d'une foiblesse déshonorante, je l'ai dit à votre Majesté, je lui eusse arraché la vie de ce même poignard que vous voyez; il m'a suivi dans ma prison. Aidé de ce secours, on brave les malheurs & les bourreaux... Eh bien! Alix, décide-toi: ose porter la couronne, & je me perce de cent coups aux pieds du Roi. Edouard allarmé: -- Que dit-il?... arrêtez... qu'on lui arrache ce fer. -- Qu'on ne m'approche point, ou je me frappe... Il est sur mon cœur; donnez-moi votre parole royale, Sire, que ma fille ne sera point votre épouse, avant que j'aye parlé à votre Maje-

sté, & il tombe de mes mains... vous hésitez!... Généreux François (s'adressant à Ribaimont) joignez vos prières aux miennes, & que le Roi m'accorde cette grace. Qu'exigez-vous, cruel, répond Edouard?... Eh bien, je promets de vous entendre; songez au sacrifice que je vous fais, combien il en coûte à mon cœur! Mais je ne veux point que la mort du père de ce que j'aime, ensanglante des moments pleins de charmes. C'est plaisir à la maîtresse de mon ame, que m'empresser de conserver vos jours. Puisqu'il le faut, je retarderai de quelques instants cet hymen; souvenez-vous que c'est pour bien peu de momens que ma parole est engagée; ne l'espérez pas: mon cœur ne changera point, & ce sera toujours la charmante Alix que l'on verra Reine d'Angleterre & d'Edouard.

Varuccy jette le poignard. -- Sire, je suis content; votre Majesté m'en-

tendra ; je suis certain qu'Edouard sera notre digne Monarque. O Ciel ! s'écrie le Roi, que vois-je ? Madame de Salisbury a perdu l'usage des sens ! Ah ! barbare, voilà votre ouvrage !... je n'ai rien promis... r'ouvre les yeux, adorable Salisbury ; ton amant n'écoute que son amour ; il te conduit à l'autel ; tu règues sur l'Angleterre, sur moi. Eh ! ne puis-je te donner l'empire du monde entier ? reviens, reviens à la vie.

Madame de Salisbury attache ses regards mourants sur le Souverain. -- Sire, permettez que je me retire pour quelques instants. -- Non, vous ne me quitterez pas. -- C'est une grace, Sire, que je vous demande, & que j'attends... de votre tendresse. Mon père, n'ayez aucune crainte : votre fille ne se démentira point.

On entraîne Madame de Salisbury expirante ; Edouard demeure avec Vauruccy & Ribaumont. C'est en vain,

dit-il , au premier , que vous vous opposez à mon bonheur ! Je ne vous céderai point , je ne vous céderai point : j'épouse votre fille , aujourd'hui même. Vertueux Ribau mont , s'écrie le Lord , rendez-moi mon maître , un héros qui doit servir de modèle aux Rois , à tous les hommes ; votre honneur m'est garant que vos conseils ne sauroient différer des miens : qu'un François ait la gloire d'être le bienfaiteur de la nation Angloise. Sire , vous me voyez à vos genoux ; oui , Varuccy y attendra la mort , si vous persistez à sacrifier tout à une passion que le repentir suivroit. Encore une fois , voilà ma tête ; qu'elle tombe sous vos coups , avant que ma fille porte le nom de votre femme. Pensez-vous , Sire , que vous êtes Roi , que je suis votre sujet , qu'Alix n'est point d'un rang à se placer sur le trône , que vous êtes lié , en quelque sorte , par des serments à la

Princesse de Haynaut, que vous avez à répondre de votre conduite, de vos moindres actions à l'Angleterre, à tout l'univers, qu'un Souverain s'apprête à vous amener sa fille, que l'amour... ô mon Roi! vous m'écoutez, vous m'écouteriez; & qui plus que vous doit me rendre justice? Si je ne consultois qu'une ambition criminelle, que mes intérêts, je saisiserois cette occasion qui mettoit le comble à vos faveurs. Ma fille Reine, je verrois tout ce qui vous environne, à mes pieds: mais, Sire, je connois un autre orgueil plus noble, plus grand, plus digne de vous & de moi, celui de faire mon devoir: je le remplis, en mourant ici, plutôt que de souffrir que ma fille soit votre épouse. Oui, Sire, c'est sur mon corps palpitant, tout déchiré, que vous la menerez à l'autel. Le même jour éclairera son mariage & ma pompe funéraire; la nation n'aura point à me

reprocher... l'avilissement de son maître... il n'appartient qu'à une Princesse de partager votre trône. Sire, interrompt le Chevalier, oserois-je joindre ma voix à celle de ce vertueux Anglois? Il vous parle avec candeur. Assurément Madame de Salisbury mérite tous les hommages dus à la beauté; je suis prêt de rentrer en lice pour confirmer cet éloge: mais je pense comme Mylord, que cette union blesseroit votre grandeur, & je suis bien sûr que sa fille est du même sentiment; elle a trop de vertu pour élever ses désirs jusques à la couronne. La Reine votre mère, a disposé de votre main; la Princesse de Haynaut & l'honneur la réclament. Il est douloureux d'être obligé de maîtriser ainsi ses penchans: mais, Sire, vous êtes Chevalier, vous êtes Roi; & cette victoire... Edouard doit la remporter. -- Jamais, jamais! j'adore Madame de Salisbury, & elle

sera reine d'Angleterre. Varuccy, au milieu des sanglots : -- Eh ! Sire, j'aurai donc vécu pour être la cause que vous commettez une injustice, que vous descendez du rang suprême ! Le Comte de Haynaut, la terre entière imaginera que, séduit par l'attrait des grandeurs, j'ai trahi mon devoir, que j'ai employé l'artifice & la bassesse pour servir l'ambition de ma fille ; on ne croira point qu'un autre sentiment ait pu la conduire... Vous flattez-vous, Sire, qu'elle aura moins de courage que son père ? Madame de Salisbury seroit sensible à votre amour, elle vous aimeroit, elle n'acceptera ni le titre de votre épouse, ni le don de votre sceptre. Sire... vous nous ferez mourir l'un & l'autre.

Edouard étoit livré aux plus violens accès ; il s'écrioit ; il pleuroit dans les bras de Ribaumont. Ces pleurs, dit Varuccy, en se prosternant

nant plus profondément devant le Roi, & embrassant ses genoux, m'annoncent que votre ame s'émeut, que la vérité s'y fait entendre... elle est capable, cette ame magnanime, de l'effort le plus héroïque. O mon maître! que j'aime à voir couler vos larmes! Ne rejetez point les miennes; je parle à votre cœur, à votre cœur généreux; vous voyez, vous sentez que c'est votre intérêt seul qui m'anime; je ne suis pas un Courtisan, un père: je suis votre sujet, & le plus zélé... Non, grand homme, vous ne céderez point à cet amour qui vous tyrannise; vous ne serez point amant: vous serez Monarque. Eh! que voudriez-vous, disoit Edouard? ... cruels?... il ne m'est pas possible ... il ne m'est pas possible.... Varucy, Ribau mont.. il est des momens ... qu'on me laisse... tout s'attache à me percer le cœur.

Les Courtisans se retirent; il ne

reste que le père de Madame de Salisbury & le Chevalier François. Jamais Edouard n'avoit montré plus d'emportement : il se promenoit à grands pas ; il levoit les yeux vers le Ciel ; il devenoit furieux : des espèces de rugissemens lui échappoient ; il retomboit sur un siège, & alors il arrosoit la terre d'un torrent de pleurs. Varrucy se rejettoit continuellement à ses pieds, & quelquefois le Prince le repoussoit avec colère. Le tumulte des passions bouleversoit cette ame où l'amour avoit pris tant d'empire ; il répétoit incessamment : Immoler ce penchant ! ... l'étouffer ! en épouser une autre, quand je brûle ...

La journée s'étoit presque écoulée dans ces combats affreux qui déchiroient le cœur du Monarque. On lui apporte une lettre ; il l'ouvre avec vivacité. -- Elle m'écrit ! voyons, lisons. (Il lit haut.)

S I R E,

Le séjour d'où j'écris à votre Majesté, annonce assez ma nouvelle destinée; c'est d'une retraite religieuse que je vous envoie mes larmes. Hélas! la source en est intarissable. N'allez pas croire que je regrette l'éclat du rang où vous m'appelliez; non, Sire, ce n'est point la perte d'un trône qui fait couler mes pleurs. Connoissez-moi, & donnons-nous un exemple mutuel du plus grand sacrifice. J'ai pu, Sire, vous inspirer quelque sentiment dont je m'applaudissois; oui, sachez ce que j'immole: mon cœur depuis long-tems avoit prévenu le vôtre; que cet aveu me soit permis, puisque c'est la dernière fois qu'il m'échappera. Je vous aimois, Sire; je vous aime encore; jugez de mes tourment! & cet amour ne finira qu'avec ma vie. Mais quand je vous parle de ma tendresse, il faut aussi que je mette devant vos yeux

O z

cette vertu inexorable qui doit nous imposer à tous deux des loix, dont il ne nous est point possible de nous affranchir. L'Angleterre, mon père lui-même, l'équité, votre gloire, vos intérêts exigent que la couronne soit sur le front de la Princesse de Haynaut. Sire, il les faut satisfaire. Dès ce moment, quel mot je vais préférer! Je renonce à votre main, à votre cœur, à tout pour jamais! L'honneur a reçu mon serment; mon arrêt est irrévocable. Si vous vous y opposez, Sire, c'est Dieu même que je mets entre vous & moi: je m'enchaîne aux autels. Rompez-vous cette barrière sacrée? Que Mylord Varrucy soit donc tranquille sur ce que je ferai; j'attends de votre justice que vous lui rendiez votre confiance. Nous remplissons tous trois notre devoir: vous, Sire, en triomphant d'un amour qui me sera toujours cher, & en plaçant au trône la Princesse qui doit

le partager ; moi, en renonçant à ce même trône, en me défendant jusqu'à la douceur de vous voir, quand mon cœur ... ne revenons point sur ce sentiment. Mon père s'est montré votre digne sujet : il sacrifie sa fille à votre gloire, à l'Etat. Je l'imite : je suis la victime de moi-même. Sire, que votre amour n'aille pas vous amener en ces lieux : ce ne seroit pas assez de me lier par des nœuds que vous ne devez point briser. Faut-il vous dire plus ? vous conduirez le poignard dans mon sein. Epousez la Princesse, soyez le modèle des Rois. Jusqu'au dernier soupir, je ferai des vœux pour un règne qui promet tant d'éclat à ma patrie. Adieu, Sire, plaignez-moi, mais ne nous voyons point ... je puis me résoudre à tout, je suis capable de tout, hors de vous oublier.... Qu'ai-je dit, malheureuse ? votre image ne servira qu'à augmenter mon supplice. Sire, je chéris-

rai mes maux. Il faut quitter la plume; quel est mon espoir? J'attends ici mon père; j'ai besoin de sa présence. Sera-t-il content de ma fermeté?

LA COMTESSE DE SALISBURY.

La lecture de cette lettre avoit acablé Edouard. Il sort de cette espèce de léthargie. -- Votre fille m'aimoit! j'étois aimé de tout ce que j'idolâtrois... Je cours, je vole aux lieux qui me cachent Madame de Salisbury; c'est en vain... je l'arrache aux autels mêmes.

Varuccy ne cesse de tenir embrasés les genoux du Roi, des les inonder de ses larmes, de lui montrer sa fille inflexible de son projet. Ribault appuyoit les représentations du généteux vieillard. Il conjuroit le Monarque d'écouter sa gloire; il lui présentoit toute la grandeur du sacrifice; il armoit l'orgueil contre l'amour.

Eh ! que cette première passion a d'empire sur le cœur humain ! Madame de Salisbury elle-même travailloit à détruire son image si profondément gravée dans l'âme d'Edouard : elle lui écrivoit sans cesse , & l'objet de toutes ses lettres étoit de ramener le Roi au triomphe du Souverain sur l'amant. Enfin , le Monarque l'emporte . Au bout de quelques mois, Edouard est déterminé à épouser la Princesse de Haynaut. Elle arrive avec son père à Londres ; la cérémonie du mariage se prépare . Le Roi , au moment qu'il marchoit à l'autel , fait approcher Varuccy & Ribault , & ordonne que les Courtisans s'écartent. Il se jette dans les bras de l'un & de l'autre , les serre contre son cœur. -- Eh bien , mes amis , trouvez-vous qu'Edouard en fasse assez pour sa gloire ? Varuccy , j'adore votre fille plus que jamais , & j'épouse la Princesse de Haynaut.

Reprenez votre rang auprès de moi ; soyez mon ami, mon père, l'exemple des mes sujets ; j'ai vu combien vous m'aimiez ! Et vous , généreux François, retournez dans votre patrie, assuré de ma reconnoissance : vous m'avez fait envisager la vérité ; vous m'avez rappelé à ma grandeur , à mon devoir ; je serai , dans toutes les occasions , empressé a vous proclamer comme plus digne Chevalier que j'aie connu. Varuccy , dites à votre fille qu'elle me sera toujours chère , & que lorsque l'estime aura pu maîtriser l'amour , je veux qu'elle revienne en ces lieux recevoir les hommages dus à la vertu.

Varuccy ne répond au Prince qu'en saisissant une de ses mains , qu'il baise avec transport , & qu'il mouille de larmes. Ribaumont , plein d'un noble enthousiasme , prend la parole : Sire , s'il étoit possible d'avoir deux maîtres , je partagerois mon ser-

vice entre vous & le Roi de France. Après lui, quel Souverain plus qu'Edouard a des droits sur mon attachement? Lorsque mon devoir ne s'y opposera point, je viendrai me ranger sous vos drapeaux, & prendre de vous des leçons de grandeur d'ame & de bravoure. Si vous marchez contre nous, vous me verrez vous combattre & vous chérir, toujours prêt à mettre mon épée à vos pieds, quand mon honneur & mon Roi me l'auront permis.

Jaloux de donner à sa vertueuse amante un témoignage éclatant de ses sentimens, Edouard renouvela, à son mariage, l'institution de l'ordre de la Jarretière. Un des premiers Chevaliers fut Ribau mont. Le Souverain joignit à ces marques de bonté, son portrait enrichi de diamants. Varuccy jouit de la plus haute faveur. Si la vertu reçut sa récompense, le vice n'échappa point à la pu-

niton. Trussel alla finir ses jours dans l'exil. Madame de Salisbury reparut dans la suite à la Cour pour être l'amie de la Reine ; & jusqu'au dernier soupir, elle fut l'objet de la passion respectueuse du plus grand homme qui ait rempli le trône d'Angleterre.

Fin de la Nouvelle.



ANNOTATIONS.

Pag. 1. Salisbury. Le fonds de cette NOUVELLE ne m'appartient pas; il est emprunté d'une espèce d'anecdote insérée dans un Journal intitulé le *Magasin Anglois*.

Pag. 14. Du Comte de Haynaut. En effet, Edouard épousa dans la suite Philippe, une des filles du Comte: Isabelle, mère du Prince Anglois, avoit déjà arrêté ce mariage du vivant de son mari; ce fut à Yorck que s'en fit la cérémonie.

Pag. 30. Guillaume Trussel, &c. Ce fut lui que les Anglois nommèrent pour déclarer, au nom du peuple, à Edouard II, que ses sujets n'étoient plus liés par le serment qu'ils lui avoient juré, & pour recevoir son acte de renonciation au trône. Ce

digne ministre de la fureur d'un parti qui avoit le dessus, eut l'audace, ou plutôt la bassesse d'insulter à son Souverain. On poussa l'inhumanité envers le malheureux Edouard, jusqu'à le faire raser en pleine campagne avec de l'eau froide tirée d'un fossé bourbeux. (Ce sont les expressions de Rapin Thoyras.) Ce Prince infortuné répondit à ce mauvais traitement, en disant à ses persécuteurs : „ Que, „ quoiqu'ils pussent faire, ils ne lui „ ôteroient point l'usage de l'eau chaude „ de pour se raser ; ” & en même-tems, ajoute l'Historien, deux torrents de larmes coulèrent de ses yeux. Quel exemple des jeux cruels de la fortune ! & qu'il prouve bien, quand il se dégrade, que l'homme est le plus barbare & le plus dénaturé de tous les êtres !

Pag. 35. Si je n'étois point mariée,
&c. On ne sera pas fâché d'avoir sous
les yeux la conversation d'Edouard
& de



& de la Comtesse de Salisbury, rendue avec cette naïveté Gauloise, qui fait le charme de nos anciens Ecrivains. *Jamais*, dit le Roi à Madame de Salisbury, *je ne vis si noble, si frisque, ne si belle Dame. Le doux maintien, le parfait sens, la grace, la grande noblesse & la beauté que j'ai treuvez en vous, m'ont si fort surpris, qu'il convient que je vous aime; car nul éconduit ne m'en pourroit oster.* Chier Sire, répond la Comtesse, *ne me veuillez mye mocquer, ne tenter. Je ne pourrais cvisider que ce fust à certes ce que vous dictes, ne que si noble & gentil Prince comme vous edt pensé à déshonorer moy & mon mari, lequel est si vaillant Chevalier, & qui tant vous a servi & encore gît pour vous en prison. (Le Roi redouble ses empressements.) Chier Sire, Dieu le père glorieux vous veuille conduire & oster de vilaine pensée; car je suis & seray toujours appareillée de vous servir à votre honneur & au mien, &c.* P

Pag. 78. Eustache de Ribaumont, &c.
Lorsqu'Edouard reprit-Galais, il combattit comme un simple *homme-d'armes*, & s'attacha, dans la mêlée, à Eustache de Ribaumont, Gentilhomme Gascon, qui se mesura avec le Roi, sans le connoître: il eut même la gloire de l'abattre deux fois. Les Anglois ayant remporté l'avantage, le Chevalier François rendit son épée à son assaillant, en se reconnoissant son prisonnier. Edouard, dans le souper qu'il donna aux braves gens restés entre ses mains, s'adressa ainsi à Ribaumont: *Messire Eustache, vous êtes le Chevalier au monde que je visse oncques plus vaillamment assaillir ses ennemis, ne son corps défendre. Ne me treuvai oncques en bataille où je fusse, qui tant me donnât affaire corps à corps que vous avez aujourd'hui fait; si vous en donne le prix, & aussy sur tous les Chevaliers de ma Cour par droite sentence. Adoncques print le Roi son che-*

pelet (ornement de tête) qui étoit bon & riche , & le mit sur le chef de Monseigneur Eustache, & dit : Monseigneur Eustache, je vous donne ce chapelet pour le mieux combattant de la journée de ceux de dedans & de dehors, & vous prie que vous le portiez cette année pour l'amour de moy. Je sçay bien que vous êtes guay & amusant, & que volontiers vous vous treuvez entre Dames & Damoyelles; si dites par-tout là où vous irez, que je le vous ay donné. Si vous quitte votre prison, & vous en pouvez partir demain s'il vous plaît.

Pag. 91. Elle laisse, &c. Telle est à-peu-près l'origine de l'institution de l'ordre de la Jarretière. Plusieurs Ecrivains, & entr'autres le célèbre M. Hume, qui veulent ennoblir les causes de tout ce que font les Souverains, s'élève contre cette anecdote galante, & la traitent de fable. L'ordre de la Toison d'or, n'a pas, selon quelques historiens, une créa-



tion plus importante. Au reste, M. Hume convient que les mœurs du siècle où vivoit Edouard, étoient très-compatibles avec ces sortes d'institutions. Quoi qu'il en soit, on prétend que la Comtesse de Salisbury ayant laissé tomber dans un bal sa jarretière, Edouard s'empressa de la ramasser; & que s'étant apperçu d'un sourire échappé à quelques-uns de ses Courtisans qui sembloient attribuer à une faveur décidée ce qu'il ne devoit qu'au simple hasard, il s'écria: *Honny soit qui mal y pense!* Ces mots furent la devise de l'ordre. Le nombre des Chevaliers est de vingt-quatre, sans compter le Roi. Les personnes qui veulent absolument que la galanterie n'entre point dans les actions des Grands, ont imaginé que ce qui porta Edouard à établir cet ordre, fut qu'à la journée de Crécy, il avoit donné pour mot, *garter*, qui signifie en Anglois une jarretière. D'autres

avancent qu'à cette même bataille, ce Monarque avoit fait attacher sa jarretière au bout d'une lance pour le signal du combat. Enfin, des amateurs de vieilles chroniques, soutiennent qu'Edouard n'avoit fait que renouveler un ancien ordre, créé déjà par le Roi Richard I. au siège d'Acce ou Ptolémaïs. Ce dernier (à suivre leur opinion) déterminé à prendre la ville d'assaut, avoit distribué, après l'intercession de St. George, à ses principaux Officiers, des bandes de cuir pour les attacher à la jambe, afin qu'ils se fissent reconnoître dans la mêlée; & de-là est venu cet ordre aujourd'hui le premier de l'Angleterre. Voilà comme toutes les histoires ont été compilées. Le moyen, dans ce fatras de mensonges grossiers, de démêler la vérité! Encore s'il n'y avoit que de semblables bagatelles qui se perdissent dans les ténèbres: mais les faits les plus essentiels sont cou-



vers des mêmes nuages ; & un grave Historien voit d'un œil de compassion un frivole Romancier. Mes amis , vous êtes également d'honnêtes charlatans ; je pardonne du moins à ceux qui m'intéressent , ou qui m'amusement.

Pag. 93. Votre Rosemonde si vantée, &c. Rosamonde ou Rosemonde fut la maîtresse d'Henri II, Roi d'Angleterre ; elle a donné encore lieu à une infinité de fables qui , du moins , amusent le Lecteur. Rosemonde mérita le surnom de *la Belle* , & réunit à ses charmes les plus brillantes qualités. On fait une nouvelle Médée de l'épouse de Henri II. Sa jalousie contre cette femme adorée de son mari , la porta aux plus cruels excès ; elle suscita une foule d'ennemis au Roi , fit entrer ses enfans mêmes dans une conspiration dont le but étoit de le détrôner & de lui ôter la vie. Sa rivale n'éprouva point une

persécution moins vive. Henri voulant dérober sa maîtresse aux fureurs de la Reine, trouva moyen de la cacher dans une de ses maisons qu'on nomme Woodstock. C'est-là que s'est exercée l'imagination Angloise: on parle d'un parc, d'un fameux labyrinthe, d'un étang, autant de monument où l'enchanteur Merlin avoit prodigué tous les secrets de sa magie. La Reine employa le stratagème d'Ariane. Un peloton de fil lui servit à tirer de sa retraite la malheureuse Rosemonde, qui essuya toute la rage d'une femme jalouse, & d'une Reine offensée. Enfin, elle termina la vie dans les tourmens dont l'accabla l'épouse de Henri. Quelques-uns prétendent que le poison abrégé ses jours. La mémoire de cette beauté infortunée est encore chère aux Anglois. Elle a servi de sujet à un ouvrage lyrique d'Adisson, où il se trouve des morceaux estimables.

Pag. 119. Son frere à qui vous devez, &c.
Jean de Haynaut, frère de Philippe, Comte de Haynaut, touché des malheurs d'Isabelle, mère d'Edouard III, qui étoit venue implorer le secours du Comte, avoit embrassé avec transport la cause de cette Princesse. Jean étoit plein du noble fanatisme de la chevalerie, & brûloit de l'ardeur de tirer l'épée en faveur des *Dames*. Il sut rassembler autour de lui une foule de Gentilshommes distingués par leur naissance & leur valeur. Ce fut cette petite troupe, qui ne montoit pas, dans l'origine, à deux mille combattans, dont la bravoure opéra une révolution en Angleterre, & mit le jeune Prince de Galles, Edouard III, sur le trône. On ne sauroit exprimer jusqu'à quel point l'esprit de chevalerie élevoit l'homme au-dessus de lui-même. On le répète: il seroit à désirer que quelque plume énergique nous traçât un rapide tableau des

actions éclatantes qu'a enfantées cette célèbre institution. Ce seroit un recueil bien utile à notre jeune noblesse, dont cette lecture enflammeroit le courage, & affermiroit les bonnes mœurs. Il n'y a point de leçons qui vailent des exemples: un signe est au-dessus de tous les préceptes. Voyez les Sauvages, ils ne se conduisent que par ce qu'ils voyent. Autrefois chez les Corses, une mère vouloit venger le meurtre de son mari: elle ne faisoit que montrer au fils la chemise ensanglantée du père, & cette image produisoit plus d'effet que tous les discours que cette femme auroit pu tenir.

Pag. 126. Nos premiers Chevaliers, &c. S'il y a eu un de nos Rois qui ait eu ce caractère, ce fut le Roi Jean: il en donna des marques éclatantes à la funeste journée où il perdit sa liberté.

Pag. 126. Ce sont des amis, &c. A cette même journée, notre brave No-

blesse fit bien voir son amour pour ses Souverains. Quand le Roi Jean fut pris, on trouva, couverts de blessures & morts autour du Prince, tous les vaillants Chevaliers qui l'accompagnoient.

Pag. 129. Qui &c. Edouard, dans sa vieillesse, eut la douleur de voir, si l'on peut le dire, la fortune le trahir, & ses ennemis se relever de leurs pertes. La mort de son fils le Prince de Galles, appelé par les Anglois *le Prince noir*, le plongea dans une mélancolie qui le précipita au tombeau. Ce Monarque, qui occupe la première place parmi les Rois d'Angleterre, éprouva toute l'instabilité des illusions humaines, ainsi que la bassesse & l'ingratitude des Courtisans. Avant que d'expirer, on lui vola un anneau de prix qu'il avoit au doigt, & personne ne resta auprès de lui. ,, Il ,, n'y eut (dit Rapin Thoyras) qu' ,, un simple prêtre, qui, s'étant trou-

„vé là par hasard, & le voyant
„abandonné à lui-même dans son
„agonie, s'approcha de son lit pour
„le consoler”. Que ce spectacle
parle en faveur de la religion! Quand
elle n'auroit d'autre avantage que
d'ouvrir son sein au malheur, de le
plaindre, de le secourir, ne seroit-
elle pas respectable & chère au vrai
philosophe? La fin d'Edouard est un
tableau des plus frappans & des plus
instructifs. Ce sont de semblables ima-
ges qui peuvent rendre utile la le-
cture de l'histoire, & non ces faus-
ses idées qu'on nous y donne de la
grandeur, de la réputation, de l'éclat.
J'ose le dire hautement : l'histoire a
plus contribué à l'égarement & à la
perversité de l'esprit, qu'elle ne l'a
redressé & éclairé. Que de Princes,
de personnages supérieurs pour les pla-
ces, pour les talens, eussent fait le
biens, s'ils avoient suivi leur natu-
rel, & qu'ils ne se fussent pas atta-

chés à se former sur ces prétendus grands hommes que nous vante l'histoire! Des historiens philosophes, voilà ce qui a manqué à ce malheureux genre humain; voilà ce qui eût fait la base de sa raison, de sa morale, de sa félicité. Si M. Rousseau de Genève a voulu envisager sous ces traits pernicieux que je reproche à la plupart des Ecrivains, ce ramas indigeste de pitoyables raisonnemens, de principes évidemment faux, qu'on appelle de la métaphysique & des connoissances, il a bien eu raison de s'élever contre les arts. Il n'est point d'abus de l'ignorance qui entraînent une telle dépravation: mais ces mêmes arts employés à nous tracer une idée vraie de la vertu, à la faire aimer, sont sans doute des présens du Ciel qui méritent notre estime & notre reconnoissance, & c'est en les cultivant que nous nous rapprochons de cet Etre suprême, dont nous sommes les images.

F I N.

30860

A3: 30860

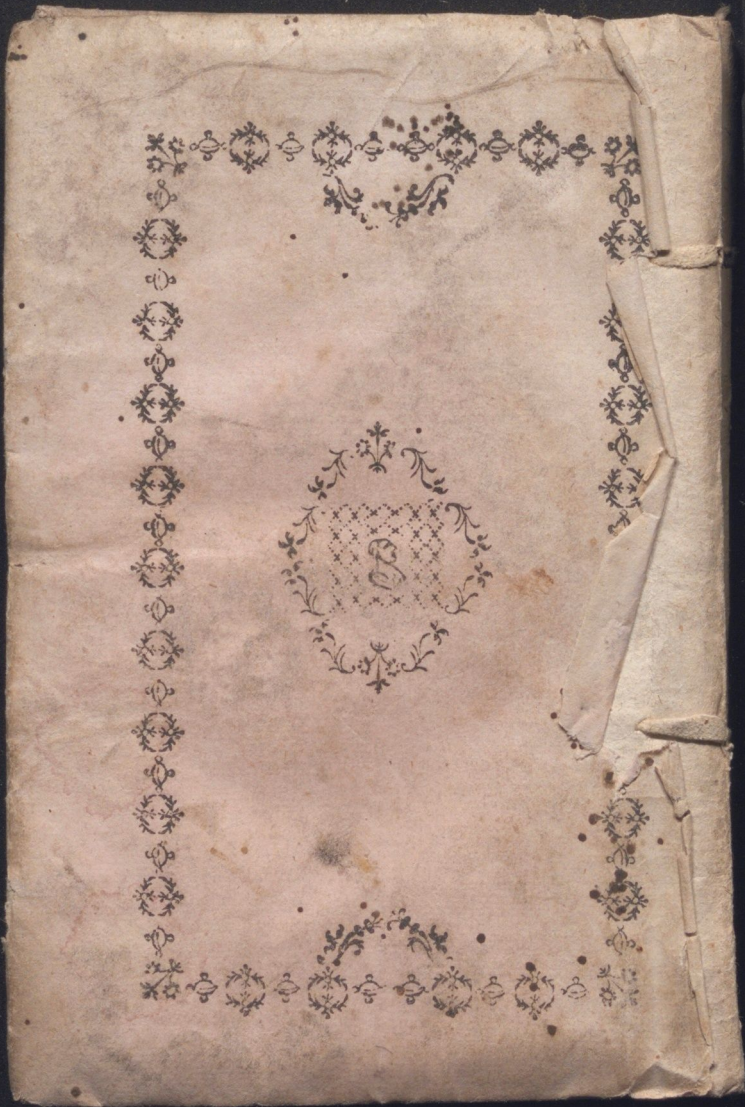
S

ULB Halle 3
005 220 149



DL 2385 $\frac{L}{60}$





x-rite

colorchecker CLASSIC



SALISBURY

NOUVELLE HISTORIQUE

PAR M. D' ARNAUD.



A PARIS

1787

